Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 96 (1960)

Heft: 27

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MONTREUX 30 JUILLET 1960 XCVIe ANNÉE — No 27

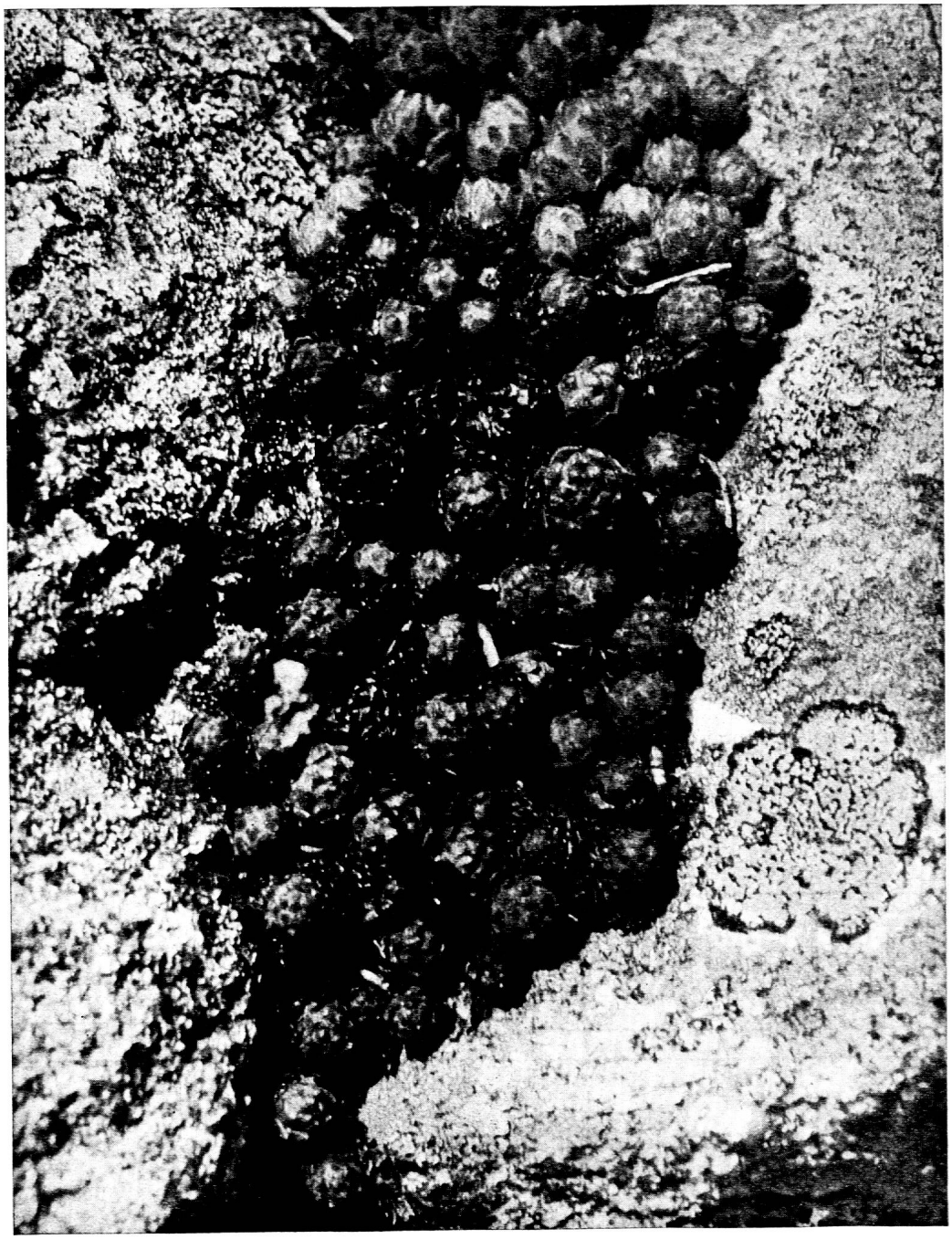
Dieu Humanité Patrie

EDUCATEUR

ET BULLETIN CORPORATIF

ORGANE HEBDOMADAIRE DE LA SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Rédacteurs responsables : Educateur, André CHABLOZ, Lausanne, Clochetons 9 ; Bulletin, G. WILLEMIN, Case postale 3, Genève-Cornavin.
Administration, abonnements et annonces : IMPRIMERIE CORBAZ S. A., Montreux, place du Marché 7, téléphone 6 27 98. Chèques postaux II b 379
PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL : SUISSE FR. 15.50 ; ÉTRANGER FR. 20.- • SUPPLÉMENT TRIMESTRIEL : BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE



Cliché de la Ligue suisse pour la Protection de la Nature

Androsace

accidents
responsabilité civile
maladie
famille
véhicules à moteur
vol
caution

Mutuelle vaudoise accidents

Contrats de faveur avec la Société pédagogique vaudoise, l'Union du corps enseignant secondaire genevois et l'Union des instituteurs genevois

Rabais sur les assurances accidents

CONCOURS
de projets de scénarios pour l'enseignement dans les écoles primaires

I. Dans leurs archives, les centrales suisses pour le cinéma scolaire possèdent surtout des films à l'usage du degré supérieur (dès la 6e année).

Beaucoup de membres du corps enseignant désirent que s'accroisse le nombre des films destinés aux degrés inférieur et moyen (1re à 4e année).

La VESU (Vereinigung Schweizerischer Unterrichtsfilmstellen) s'adresse au corps enseignant et lui propose un **concours de projets de scénarios pour films destinés à l'école primaire.**

II. **Conditions du concours.**

1. Les projets, rédigés entièrement et en détail, sont à envoyer en quatre exemplaires à l'adresse ci-dessous (format A4).
2. Indiquer si le film doit être exécuté en noir et blanc ou en couleurs, s'il sera muet ou sonore.
3. Indiquer à quel degré il est destiné.
4. Indiquer : a) si le concurrent est lui-même un cinéaste amateur ;

b) s'il est éventuellement disposé à collaborer à la confection du film ;

c) s'il a déjà produit lui-même des films (dans ce cas, envoyer des spécimens) ;

d) s'il utilise le cinéma comme moyen d'enseignement (à quelle centrale est-il abonné ?).

III. **Jury.**

Les projets seront jugés par un jury de cinq membres, spécialistes de l'enseignement par le cinéma, désignés par la VESU.

Les décisions du jury sont sans appel et la VESU reste propriétaire des idées suggérées par les concurrents qui n'auront pas le droit de disposer eux-mêmes librement de leurs projets ; par contre, il est envisagé de donner l'occasion, à ceux qui possèdent déjà un excellent matériel de production de films, de réaliser eux-mêmes leurs idées ou de collaborer à leur réalisation. Cas échéant, un règlement spécial fixera les conditions de cette production.

Les projets des scénarios sont à adresser à :

Kantonale Lehrfilmstelle St-Gallen,
Rosenberg 16
St-Gallen.

avec la suscription : Concours de projets de scénarios.

Dernier délai : 15 septembre 1960.

Après cette date, aucun projet ne sera pris en considération.

Col de Jaman
Alt. 1526 m. Tél. 6 41 69. 1 h. 30 des Avants, 2 h. de Caux
Magnifique but de courses pour écoles et sociétés.
Restaurant Manoïre
OUVERT TOUTE L'ANNÉE GRAND DORTOIR
Arrangements spéciaux pour écoles et sociétés.
R. ROUILLER

Collègues ! faites confiance à
MILCOP
l'avantageux duplicateur conçu pour l'école
Documentation - Références - Démonstrations - Vente
F. PERRET, membre SPN, Valangines 40, Neuchâtel

BUFFET CFF MORGES
M. ANDRÉ CACHEMAILLE ★ Tél. 7 21 95

banque cantonale vaudoise
Livrets de dépôts, catégorie A et B
Bons de caisse

heur de la vieille avec une émotion neuve, tandis qu'elle-même, accoutumée à sa douleur, s'en aperçoit moins.

La **même idée** revient plus loin, où ? — ... indifférente ... L'excès de misère l'a endurcie, sa faculté de souffrir s'est engourdie.

Pourquoi ce **point d'exclamation** après soleil ? — Même le soleil, ce trésor des pauvres et des vieux, la laisse froide.

Un **détail concret** qui montre son dénuement : ce pain qui pend au bout d'une ficelle. N'a-t-elle donc plus même un sac, un vague filet où mettre ses misérables emplettes ?

Qu'est-ce qui rend pour elle ce **voyage horrible ?** (question à épuiser). La fatigue physique de la descente et de la montée des escaliers, la peur des voitures, les rues à traverser, l'encombrement des trottoirs, la crainte d'être heurtée, la honte d'être si laide, les moqueries des gosses, le mépris qu'elle lit dans le regard des passants, le sentiment de sa déchéance qui avive le regret de sa jeunesse et de sa beauté disparue, etc.

Tout le monde ... **puis on passait.** Pourquoi les gens se retournaient-ils ? Ils étaient surpris par cet être qui détonnait tellement dans l'ambiance joyeuse de ce matin de printemps. Ils avaient pitié, honte peut-être de leur propre bonheur. Est-ce poli de se retourner au passage de quelqu'un dans la rue ? Il fallait donc que le sentiment de surprise ou de pitié fût bien fort pour que dans ce quartier « bien » les gens oublient à ce point les règles du savoir-vivre.

Mais le sentiment a beau être violent : on murmurait... puis on passait. Et c'est tout. Quelle éloquence dans ces trois mots, comme un soupir désabusé. Emu l'espace d'une seconde, on était repris bien vite par ses préoccupations personnelles.

Qu'aurait-on pu faire pour l'aider ? La signaler à l'assistance, porter son pain, l'aider à traverser la rue, l'accompagner chez elle. S'offrir à faire ses commissions, retourner la visiter quelquefois, lui apporter un petit rien. Aller fêter Noël chez elle, etc.

Une pensée **là-dedans.** Là-dedans ne se dit qu'à propos d'une chose. Si l'auteur se permet d'employer ce terme impoli, c'est qu'il sent que la malheureuse n'a presque plus rien d'humain ; ce n'est plus un être, mais un débris. Un débris qui ne pense plus, la pensée étant humaine encore, un débris qui souffre seulement.

Oh ! **la misère des vieux.** Pourquoi ce pluriel tout à coup ? C'est qu'au-delà de cet exemple précis, c'est la détresse de tous les malheureux semblables qui l'émeut, de ces vieux qui vieillissent ignorés dans l'anonymat des grandes villes. En quoi leur sort est-il plus tragique que celui des vieux d'un village ? C'est qu'à la décrépitude et la pauvreté s'ajoutent encore la solitude, puis l'oubli total. Que leur reste-t-il à espérer ? La mort...

Dernière phrase. Un ultime effet de contraste : ces yeux ternes qui furent brillants, émus, joyeux, jadis. Nous aurons tous un jour un jadis derrière nous... pensons-y. Juste assez, comme dit Duhamel, pour ne pas oublier le vieillard que nous serons un jour.

6. La construction

Nous ne nous y arrêterons guère, l'auteur paraissant avoir davantage

DIX ETUDES DE TEXTES
tirés du manuel
LECTURES DEGRE SUPERIEUR
de Foretay et Jeanrenaud

Les études de textes rassemblées dans la présente brochure sont destinées avant tout aux élèves du degré supérieur. La plupart ont été soumises avant leur rédaction définitive à l'appréciation de collègues primaires et O.P. qui ont bien voulu les essayer dans leur classe et nous faire part de leurs conseils. Qu'ils en soient ici cordialement remerciés.

A leur avis, la difficulté de ces études ne dépasse pas le niveau intellectuel d'une classe primaire normale, à condition bien entendu que le maître opère un choix parmi les suggestions proposées. Si nous avons été entraîné quelquefois à des développements que d'aucuns jugeront trop ardus, c'est en pensant à l'enseignement primaire supérieur que cette brochure concerne aussi. Libre à chacun d'en tenir compte ou non, comme aussi de certains exercices accessoires (vocabulaire, phraséologie), qui paraissent parfois déborder du cadre de la leçon. Ils ont été introduits à l'intention des classes à plusieurs degrés pour occuper un instant les élèves pendant que le maître se voue à une autre division.

D'ailleurs, notre propos n'était pas tant de livrer aux maîtres des leçons toutes faites que de leur fournir une gerbe d'idées aussi diverses que possible sur la façon de tirer parti d'un texte. Ceux qui utiliseront notre travail ne manqueront pas de le compléter selon leurs goûts et leur talent personnels. Rien n'est plus individuel en effet que la manière de sentir un texte. Si nos considérations peuvent servir de guide et constituer un modeste réservoir d'idées, nous serons satisfaits.

Une remarque encore. Dans plusieurs cas, le vocabulaire a fait l'objet d'une étude assez approfondie : exercices d'association, familles de mots, recherche d'équivalents, etc. Pour des raisons de mise en page, ces compléments sont intégrés dans l'étude même du texte. Le plus souvent cependant, il conviendra d'en faire l'objet d'une leçon de vocabulaire particulière, seuls des éléments nécessaires à la compréhension du passage étant expliqués en cours de lecture.

J. P. Rochat.

Un atterrissage difficile

(page 93)

J'étais allé hier soir vers 17 heures au Bourget à la rencontre d'un avion qui arrivait du Nord. C'était le dernier avion attendu. Le brouillard sur Paris couchait un matelas d'ombre qu'aucun souffle ne déplaçait et qui accentuait le crépuscule. Ténèbres plus indécises que la nuit.

— Plafond de soixante mètres, l'atterrissage ne sera pas commode, chuchotaient près de moi des silhouettes.

A 17 h. 30, la T.S.F. signalait l'avion ; à 17 h. 40, on l'entendit. La campagne obscure s'éclaira pour le recevoir ; au ras du sol, les projecteurs sur roues balayèrent l'herbe et l'aire de ciment. Au-dessus, le phare à éclipses tournait, lançait sa brasse lumineuse, dont la brume

anéantissait aussitôt l'effet. Les têtes des douaniers, des porteurs à casquette américaine, des mécanos, des gamins du Bourget, massés devant l'aérogare, se renversèrent. L'avion passait au-dessus du dôme nocturne. Chaque explosion était discernable. Allait-il couper les gaz ? Non. La musique se soutint, se prolongea, diminua, disparut.

— N'a rien vu, dirent, près de moi, les pilotes.

Leur journée finie, un petit sac à la main, ils causaient avec les hommes de la radio. Tous avaient passé cette journée quelque part en Europe, à Anvers, à Vienne, à Marseille, à Hambourg, et ils attendaient l'heure du cinéma, boulevard Rochechouart.

Vers 18 h. 15 (l'avion était repassé trois fois sans nous repérer), je distinguai leur inquiétude...

— Il doit leur rester de l'essence pour une demi-heure, fit un pilote habitué à la ligne.

Au-dessus, l'avion aveugle tâtonnait, fouillant la nuée, perdu dans l'ombre grasse et glacée.

On avança une machine lance-fusées. Un artificier amorça les pétards. Emmanchées au bout d'un bâton, les chenilles d'or frémissaient sous la torche, tremblaient, voulaient se libérer, crevaient soudain en un abcès d'étincelles rouges, défonçaient le noir, touchaient le ciel de brume, s'y perdaient comme au contact de l'eau, pour réapparaître très haut en illuminant l'aérogare d'un éclat verdâtre, désespéré, celui des attaques de nuit.

— Dans une demi-heure, dit près de moi une ombre casquée, il leur restera à se poser en douce sur le Sacré-Cœur ou sur l'Opéra...

Enfin, les nuées se défirent. Une lune bleue, très pâle, un fantôme de lune plutôt ; aussi vite disparue qu'aperçue...

— Un trou ! pensai-je. S'ils avaient la veine de passer au-dessus en ce moment...

Silence. Nous dressons l'oreille. Le ronron de fer approche. A nouveau la lune. Et puis, soudain, une lumière, une toute petite étoile qui court, mais qu'on devine humaine, n'appartenant pas au ciel. L'artillerie des fusées s'élance au-devant d'elle.

— Inutile ! Du moment que nous les voyons, ils nous ont vus !

— Attendez ! ils ne sont pas encore sortis du bal...

Tout rentre dans l'invisible, mais seulement pour quelques secondes. Par le trou, l'avion a pu apercevoir le Bourget, le phare à éclipses. Il a viré, réduit, puis coupé les gaz. A l'autre bout du champ, maintenant, il crève le plafond et descend par une trappe de nuages ; ses fenêtres de mica captent une lueur et nous la renvoient.

L'avion s'avance vers nous, roulant aussi doucement qu'une auto au ralenti, et s'arrête : la porte s'ouvre. Couloir mal éclairé de la carlingue. Une valise, puis une main, puis un bras ; l'ami que j'attendais apparaît, descend, souriant. J'ai raison de retenir mes effusions, car il ne se doute de rien, il n'a rien compris.

— Vous avez perçu nos fusées ? lui demande-t-on.

— Quelles fusées ?... Non, je ne regardais pas par la fenêtre. Je lisais.

Le pilote descend à son tour sans un mot ; il est très calme. Il voit, l'entourant, les représentants de la Compagnie, il voit ses camarades vêtus de cuir, tous les mécanos en blanc, et se taisant, parce qu'ils savaient que dans les réservoirs il y avait pour une demi-heure

— **La vieille :** quels détails physiques avez-vous retenus d'elle, attitude, démarche, vêtements, expression du visage ?

— **Le cadre :** heure, lieu précis (avenue de l'Opéra = quartier chic de Paris), temps qu'il faisait, humeur des gens ?

— **Son logis :** décrivez-le comme vous l'imaginez, rue, façade, porte, escalier, appartement, chambre, lit.

— **Les gens :** que faisaient-ils en la voyant ? Qu'auraient-ils pu faire d'autre ?

— Quel sentiment avez-vous ressenti **vous-mêmes** en la voyant : horreur, honte ou pitié ?

3. **Lecture expressive**

4. **Les mots**

Griser = enivrer. Un homme gris est moins ivre qu'un homme « noir ». De quoi peut-on se griser ? D'alcool, de plaisir, d'air pur, de parfums, de vitesse, de lecture.

Innommable. Sens littéral : auquel on ne peut donner de nom. Pourquoi l'auteur ne peut-il mettre un nom à cet **être ?** Etre est neutre en effet, et désigne aussi bien un homme qu'une femme, un enfant qu'un vieillard. A première vue, cette apparition ne lui paraît ni l'un ni l'autre, tout au plus voit-il que cet « objet » bouge.

Loques. Expliquer, puis chercher les synonymes : haillons, guenilles, hardes, lambeaux, torchons.

Indéfinis. Idée déjà exprimée dans innommable. Il est impossible de rien deviner du passé de cette pauvresse, ni même de son âge.

Taudis. Sens premier : logement misérable, avec intention nettement péjorative. Sens étendu : grand désordre.

Mansarde. Sens premier : fenêtre pratiquée dans un toit, et formant saillie (du nom propre Mansard, architecte de Louis XIII). Sens second : chambre pratiquée sous un comble. Sens étendu : pièce misérable et haut perchée.

Repos haletants. Expliquer haletant. C'est l'effort qui rend haletant. Mais comme ce mot, associé à repos, en reçoit un relief plus grand ! Evoquer la scène : le souffle de la vieille immobile dans le petit escalier noir et tortueux.

5. **Les idées**

Où se situe la scène ? L'effet aurait-il été le même si l'auteur avait aperçu la même vieille sur un haut sentier valaisan ? Pourquoi ? Cherchons ce qui rend plus lamentable encore l'apparition de cette malheureuse : l'élégance du quartier, le public remuant et joyeux, le soleil, le printemps (évocateurs de jeunesse).

Autre **effet de contraste :** ses vêtements actuels opposés à ce qu'ils furent, ornés de rubans, de fleurs, gais eux aussi. Ils témoignaient alors du goût, de la coquetterie, du charme sans doute de cet être aujourd'hui innommable.

Que je ressentis ... **plus qu'elle-même,** la douleur... Pourquoi? Maupassant est saisi en effet par la hideur du contraste ; il ressent le mal-

Les pauvres des grandes villes

(page 262)

Un matin, avenue de l'Opéra[1], au milieu du public remuant et joyeux que le soleil de mai grisait, j'ai vu passer soudain un être innommable, une vieille courbée en deux, vêtue de loques qui furent des robes, coiffée d'un chapeau de paille noir, tout dépouillé de ses ornements anciens, rubans et fleurs, disparus depuis des temps indéfinis. Et elle allait, traînant ses pieds si péniblement que je ressentis au cœur, autant qu'elle-même, plus qu'elle-même, la douleur de tous ses pas. Deux cannes la soutenaient. Elle passait sans voir personne, indifférente à tout, au bruit, aux gens, aux voitures, au soleil ! Où allait-elle ? Vers quel taudis ? Elle portait dans un papier qui pendait au bout d'une ficelle quelque chose. Quoi ? du pain ? Oui, sans doute. Personne, aucun voisin n'ayant pu ou voulu faire pour elle cette course, elle avait entrepris, elle, ce voyage horrible, de sa mansarde au boulanger. Deux heures de route au moins pour aller et venir. Et quelle route dangereuse !

Je levai les yeux vers les toits des maisons immenses. Elle allait là-haut ! Quand y serait-elle ? Combien de repos haletants sur les marches, dans le petit escalier noir et tortueux ?

Tout le monde se retournait pour la regarder. On murmurait : « Pauvre femme ! » puis on passait. Sa jupe, son haillon de jupe, traînait sur le trottoir, à peine attachée sur son débris de corps. Et il y avait une pensée là dedans ! Une pensée ? Non, mais une souffrance épouvantable, incessante, harcelante ! Oh ! la misère des vieux sans pain, des vieux sans espoir, sans enfants, sans argent, sans rien autre chose que la mort devant eux, y pensons-nous ? Y pensons-nous, aux vieux affamés des mansardes ? Pensons-nous aux larmes de ces yeux ternes, qui furent brillants, émus et joyeux, jadis ?...

Guy de Maupassant.
Sur l'Eau. Ollendorf, édit.

Cette page bien connue de Maupassant est loin d'être aisée à commenter. Elle fait appel en effet à des sentiments intimes qui, chez nos adolescents, sont prompts à se masquer sous des dehors frondeurs. Nous avons tenté tout de même l'expérience, attiré à la fois par la valeur artistique de ces lignes et par le problème social qu'elles évoquent. Remarquons cependant que cette étude est vouée d'avance à l'échec si le maître n'a pas vibré lui-même à la lecture du texte.

MARCHE A SUIVRE

1. **Lecture silencieuse**

L'élève est invité a lire très lentement, plusieurs fois s'il le faut, afin de bien réaliser chaque vision.

2. **Compte rendu,**

complété par des questions vérifiant si les visions ont bien été créées dans les esprits :

[1] A Paris.

d'essence (mais ça, c'est du service, ce n'est l'affaire ni des badauds, ni des voyageurs et autres colis). Il regarde alors un copain et lui dit simplement :

— T'as pas une pipe ?

Flèche d'Orient. Ed. NRF.
Paul Morand.

J'étais allé hier soir...
... — T'as pas une pipe ?

Ce texte convient particulièrement à l'apprentissage de la narration. C'est dans cette idée que nous l'étudierons, sans manquer cependant de mettre en valeur la belle leçon de maîtrise de soi, de modestie virile que nous donne le pilote.

MARCHE A SUIVRE

1. **Préparation à domicile**

Lecture du texte, avec mission de le résumer en quelques lignes. Très bon, cet exercice, car outre l'effort réceptif qu'entraîne la lecture, il impose un effort actif pour dégager l'essentiel de l'accessoire. Très utile aussi pour faire sentir plus tard l'abîme qui sépare un plat exposé des faits (style communiqué de presse) d'un récit débordant de vie. Or, habiller de chair palpitante le squelette des faits bruts n'est-ce pas le propre de l'art narratif ?

A domicile également, quelques élèves, des volontaires si possible, se chargeront de préparer la lecture expressive du texte.

2. **En classe. Contrôle de la compréhension**

a) Par compte rendu, quelques élèves exposant brièvement l'essentiel du récit.

b) Par questions :

— Qu'est-ce qui rendait l'atterrissage particulièrement difficile ?

— Quels moyens a-t-on employés pour aider le pilote ?

— Ce récit date déjà de plusieurs années, car on dispose aujourd'hui de moyens plus efficaces. Lesquels, par exemple ? (radio-guidage, radio-balises, radar).

— Avez-vous remarqué d'autres détails qui montrent encore que ce texte n'est pas tout moderne ? (Le fait que le dernier avion arrive à 17 h. 30 — les fenêtres de mica — les lignes qui ne dépassent pas Hambourg-Anvers, etc.)

— Pour quelle raison l'inquiétude augmente-t-elle chez les gens au sol ?

— Quels sentiments ont éprouvés les passagers de l'avion ?

— Avez-vous remarqué l'attitude du pilote à sa descente d'avion ?

— Vous souvenez-vous de ce qu'il a dit ?

3. **Appréciation des résumés faits à domicile**

Rechercher d'abord ensemble les éléments essentiels du récit : avion — brouillard — nuit — passages réitérés — faible réserve d'essence —

éclaircie — atterrissage — insouciance des passagers. Certains voudront retenir aussi comme important l'envoi des fusées : non, répondons-nous, puisque ce n'est pas elles qui ont permis au pilote de retrouver la piste. Nous considérons par contre comme essentiel le fait que les passagers n'aient rien perçu du drame, par tout ce qu'il laisse entrevoir sur le caractère et l'esprit de service des pionniers de l'aviation commerciale.

Chaque élève, à la suite de cette libre discussion, coche donc dans son travail les points considérés comme essentiels. Et les meilleurs résumés seront les plus courts parmi ceux qui n'auront omis aucun de ces éléments. A peu près ceci :

Un avion tourne en rond au-dessus d'un aérodrome sans pouvoir atterrir à cause du brouillard et de l'obscurité. A terre, l'inquiétude grandit, car on sait qu'il n'a plus que pour une demi-heure d'essence. Enfin, par une déchirure de la brume, l'appareil peut repérer la piste et se pose sans encombre. Les passagers ne se sont doutés de rien.

4. **Lecture expressive**

par les élèves qui l'ont préparée, chargés chacun d'un fragment.

C'est à ce moment que le maître pourra faire sentir le contraste entre la sécheresse d'un résumé et l'art subtil du conteur, qui sait faire vibrer l'intérêt par l'adjonction de détails précis (petite étoile qui court), de visions colorées (les fusées), d'éléments de dialogues (Ils ne sont pas sortis du bal).

Il y aura lieu de revenir souvent sur ce parallèle lors des corrections de travaux subséquents, nos élèves étant hélas plus enclins à user du style communiqué que de l'art raffiné d'un Paul Morand.

5. **Explication des mots**

Le Bourget, grand aérodrome parisien aux temps héroïques de l'aviation (Blériot, Lindbergh). Doublé aujourd'hui par Orly, plus moderne.

Plafond de soixante mètres : sens technique de l'expression. Quels dangers menacent un avion qui doit atterrir avec si peu de marge entre la brume et le sol ?

Silhouette : sens premier du mot, en rapport avec son origine (M. de Silhouette, financier français sous Louis XV). Event. autres noms propres devenus communs : barème, macadam, ampère, watt, riflard, etc. Sens étendu du mot, comme dans le texte. Pourquoi l'auteur écrit-il silhouettes au lieu de gens, personnes. Qu'aurait-il pu dire aussi ? (ombres, formes, fantômes, spectres).

L'aire de ciment : c'est presque ici le sens premier. Quels sont les autres sens de aire ? Sens des principaux homonymes.

Un phare à éclipses : expliquer. Avantage sur un phare ordinaire. Pourquoi les avions nocturnes sont-ils munis de feux clignotants et non de feux continus ?

Brasse lumineuse : quel autre mot emploie-t-on en général en parlant de la lumière d'un projecteur ? (pinceau — faisceau).

Aérogare : joli exemple de mot hybride, grec plus français. Autres

deuxième alinéa : « Je m'arrête, saisi d'une profonde pitié, et je l'appelle : « Allons Tsitsi, viens donc... té, té, té... viens donc, allons ! » Elle s'arrête aussi — du reste, la malheureuse ne pourrait pas s'enfuir bien loin ! Elle se retourne, me contemple et semble se dire : « Qu'est-ce qu'il va m'arriver encore avec cet homme? Que vient-il faire ici ? Que me veut-il ? »

L'appel proprement dit, entre guillemets, sera prononcé plus fort que la phrase qui précède. Les trois té marqueront un crescendo. Le deuxième « viens donc » sera plus insistant, d'un ton plus élevé par conséquent que le premier ; il en sera de même du deuxième « allons ».

Plus loin, et surtout dans la réflexion qui suit le tiret, le volume diminue de plusieurs degrés. Mais voici qu'un nouveau crescendo s'amorce avec les réponses de la chèvre, qui trahissent une inquiétude croissante.

Cette notion d'intensité, une fois démontrée par le maître, sera exercée comme il est dit plus haut.

Le timbre

Il faudra encore parler du timbre, de l'art d'éclaircir sa voix pour la rendre joyeuse, incisive, voire impérieuse, ou au contraire de la voiler pour lui donner une résonance plus sourde. Des exercices précis dans ce but sont fort délicats à l'école, car ils suscitent presque infailliblement des sourires. Quelques exemples suffiront à démontrer la valeur de ces changements de tonalité si le maître lit lui-même quelques belles phrases. Au deuxième alinéa par exemple, dans le passage transcrit plus haut, l'appel du touriste à la chèvre est entonné haut, et sonne clair, comme musical. La réponse de la chèvre par contre, où perce l'angoisse, est sourde, entonnée beaucoup plus bas.

Autre exemple : la belle phrase, si chantante : « Et tout à coup, la vie lui paraît merveilleuse, simple, accueillante comme jadis, à l'écurie bien chaude, l'hiver, devant une botte de foin parfumé. » Merveilleuse, simple, accueillante seront clairs, tandis que sur jadis et les mots qui suivent le timbre se voile, et la phrase s'achève douce comme une caresse.

* * *

Cette démonstration par le maître nous achemine à la conclusion de cette étude. En effet, tous les conseils donnés plus haut resteront lettre morte si le maître ne paie lui-même de sa personne, s'offrant en modèle le plus souvent possible. Il est évident d'autre part que ce serait peu pédagogique de prétendre aborder de front tous les points rappelés plus haut. Il appartiendra à l'instituteur d'introduire remarques, conseils, exercices au moment opportun, l'essentiel restant que l'enfant prenne goût à améliorer sa lecture, et se sente progresser.

Un dernier conseil. En classe, chaque alinéa sera travaillé successivement, mais il importe de nouer la gerbe par une ultime lecture globale, soigneusement préparée à domicile. Chargés chacun d'un fragment, quelques élèves choisis parmi ceux qui auront montré le plus d'intérêt à l'entraînement offriront à leurs camarades le plaisir final d'une lecture impeccable, et au maître, la satisfaction qu'auront méritée ses efforts.

EXPRESSION

Dire que l'expression du lecteur sera fonction des sentiments qu'il ressent est un truisme. Il n'en reste pas moins qu'une émotion sincère, voire profonde, se traduira souvent par un confus bredouillage si l'élève n'est pas entraîné à utiliser les règles élémentaires de la diction. Le fameux **ton** dont on déplore si souvent l'absence est conditionné en effet par les trois facteurs suivants :

1. le **débit :** voix rapide ou lente ;
2. l'**intensité :** voix forte ou douce ;
3. le **timbre :** voix aiguë ou grave.

L'école primaire n'est point un conservatoire. Mais si l'élève a conscience de ces trois facteurs, si chaque fois qu'il est question de lecture expressive le maître les rappelle, ou mieux encore inscrit au tableau noir les trois mots-clés **débit - intensité - timbre,** l'élève intelligent finira bien par en tenir compte.

Essayons d'en exercer l'application.

Le débit

Lisons par exemple le troisième alinéa, page 212 : « Tsitsi, dans sa réclusion affreuse, s'est aménagé quelques places, les unes à l'ombre, les autres au soleil. Le sol est aplani, battu ; mais aucun abri nulle part, et depuis des semaines, peut-être des mois, elle passe ses nuits à la belle étoile, par le froid, par la pluie, par la neige, par le brouillard... Je lui rapporte une brassée d'herbe et de branchettes. Elle se jette dessus avec avidité, et, les yeux fermés sous le choc d'un bonheur si grand, elle enfouit son museau dans cette belle verdure et croque, croque tant qu'elle peut, de tout son cœur, de toute sa faim vorace. Et tout à coup, la vie lui paraît merveilleuse, simple, accueillante comme jadis, à l'écurie bien chaude, l'hiver, devant une botte de foin parfumé. »

Le début du paragraphe, descriptif, se lit à une allure normale. Mais lorsqu'il s'agit de faire sentir le calvaire de la pauvre infirme exposée à tous les temps, la voix ralentit pour laisser à l'auditeur le temps de réaliser ce qu'il entend. L'énumération — à la belle étoile, par le froid, ... — se dira donc de plus en plus lentement, avec un long arrêt final marqué d'ailleurs par les points suspensifs.

La phrase d'après, qui ramène l'action, est plus rapide. Mais bien davantage la suivante, qui évoque la hâte vorace de la pauvre affamée. La voix s'anime, s'emballe presque. Mais avec la dernière phrase, qui rappelle avec une douce émotion le souvenir des jours heureux, la voix s'apaise et achève dans un rallentando presque tendre.

Tour à tour, le maître ayant montré l'exemple, la classe s'essaie. Timides d'abord, les succès s'affermissent peu à peu. Et le principe compris, les occasions ne manqueront pas d'en renouveler l'exercice.

L'intensité

D'une tonalité générale assez douce, ce texte convient mal pour exercer les variations de volume. Essayons tout de même avec ce passage du

mots hybrides forgés sous la pression du progrès : aérobus, autostop, autogoal, du skigliss, etc.

Dôme : syn. coupole. Le Dôme de St-Pierre, le Dôme de Milan, le Dôme des Mischabel.

Un artificier : étrange profession, plutôt rare. Quand ces gens ont-ils l'occasion d'exercer leur métier ?

Le Sacré-Cœur - l'Opéra : expliquer, puis faire goûter l'humour noir de la boutade : se poser en douce sur le Sacré-Cœur.

Les fenêtres de mica : sens exact de mica. Pourquoi pas en verre ? En quoi sont aujourd'hui les parties transparentes d'un avion ? (verre blindé, plexiglas).

Une effusion : au sens propre, répandre le contenu d'un vase. Quel rapport le sens du texte a-t-il avec ce sens premier ? Que pourrait-on répandre pareillement ? (du sang, des larmes, des paroles). Synonyme épanchement.

Un badaud : expliquer, puis profiter de montrer comment l'auteur prend soin de distinguer dans ce texte les gens du métier, seuls conscients du drame, des simples spectateurs, « voyageurs et autres colis ». Nous y reviendrons.

6. Le plan du morceau

Avec des élèves tant soit peu entraînés, on pourra le faire rechercher à domicile, comme préparation à une deuxième leçon.

— Les circonstances : heure, lieu, conditions atmosphériques.
— Premier passage de l'avion.
— Passages successifs et inquiétude des spectateurs.
— Lancement des fusées.
— La brume se déchire.
— L'atterrissage.
— Réactions : a) des passagers, b) du pilote.

Remarquons qu'il suit strictement l'ordre chronologique, ce qui est normal dans un récit. Une telle construction peut servir de modèle pour la plupart des narrations de ce genre, qui comprendront en effet :

1. Une introduction exposant les circonstances dans lesquelles va se dérouler l'action.
2. L'événement principal (ici l'avion en difficulté).
3. Des alternances d'inquiétude et d'espoir qui font monter l'intérêt.
4. Le dénouement.
5. Une conclusion (souvent simplement suggérée) : réflexions inspirées aux personnages ou à l'auteur.

Beaucoup de récits du manuel sont bâtis sur ce schéma : Le capitaine du Normandy, p. 89 — Construire un feu, p. 113 — L'horrible délivrance de Fuseline, p. 231 — et surtout La petite souris, p. 289, sont les plus typiques.

Il est intéressant en outre de noter l'importance relative des parties : à elle seule, la partie centrale occupe autant de place que les autres réunies. Un bon narrateur tend en effet à retarder le plus possible la « chute » de son récit pour augmenter d'autant la tension nerveuse du lecteur.

7. **Le style**

Deux remarques faciles, parmi d'autres possibles :

a) L'abondance des points à la ligne, la diversité de longueur des alinéas. Comme le récit en est plus aéré !

b) L'emploi des expressions elliptiques, non seulement dans les propos sobres, un brin désinvoltes des gars du métier, mais aussi par le narrateur, surtout quand l'émotion croît : « Une lune bleue... » Considérons surtout le 2e alinéa, p. 94 :

Phrases d'un mot, trois mots, cinq mots, quatre mots, langage haché, comme oppressé. Et puis, soudain, une phrase elliptique encore, mais qui éclate, avec ces mots libérateurs : lumière ... étoile qui court ... humaine.

Ce passage pourra donner lieu à un joli exercice, oral ou écrit. Dites simplement aux élèves d'imaginer une situation d'angoisse et faites-leur compléter sur ce modèle un alinéa de leur cru commençant aussi par ces mots : silence. Nous dressons l'oreille. ...

Autre exemple d'ellipse : Une valise, puis une main, puis un bras ; l'ami que j'attendais... A faire imiter oralement avec : Souris sortant de son trou — Spéléologue émergeant d'une fissure — Auto surgissant du brouillard — Skieur se dépêtrant d'un amas de neige, etc.

8. **Conclusion**

A la fin de cette étude, après une dernière lecture dont la qualité d'expression avait été ma récompense intime, j'avais posé à mes élèves la question suivante : Et maintenant, pourquoi pensez-vous que je vous aie choisi ce texte ?

Les réponses d'affluer : parce qu'on aime l'aviation, parce qu'on reste en suspens, pour son style, pour préparer la prochaine composition...

— Vous vous trompez tous : c'est à cause de la dernière ligne : « T'as pas une pipe ? » Sourires... Et d'expliquer ce qui, à mes yeux, est le véritable apport de ce fait divers, cet admirable dernier alinéa. La tenue, la virilité sobre de cet homme qui vient de frôler la mort, qui, dans l'angoisse qui fut la sienne, n'a pas allumé trace d'une inquiétude au sein de sa cargaison précieuse, qui, soulagé maintenant, n'en tire nulle gloire, ne quémande aucun merci, mais rentre simplement dans le rang, son devoir accompli : T'as pas une pipe ?

P.S. — Un des collègues qui a « essayé » ce texte propose, comme suite possible, la suggestion suivante :

Composition : Le pilote rentre à la maison et raconte... Imaginez la scène.

Les résultats, dans sa classe, ont été étonnants de vie.

Venise

Venise est bien la ville la plus curieuse...
son surnom de Reine de l'Adriatique.
M. Chantrens.

Venise est bien la ville la plus curieuse qui se puisse voir. Elle est bâtie, comme chacun sait, au milieu des flots de la mer Adriatique,

Cet exercice, répété à chaque occasion, a d'autre part l'avantage d'entraîner le lecteur à décoller son nez du texte pour regarder ses auditeurs.

Autre exercice : Chaque élève lit, lentement, en s'efforçant seulement d'éviter tout accroc. Au premier trébuchement, il s'assied et le suivant reprend au début de la phrase commencée. Le vainqueur est celui qui a « tenu » le plus grand nombre de lignes.

La ponctuation : L'exercice précédent a le grand avantage de montrer l'importance des virgules, points-virgules et points qui sont autant de paliers où le lecteur peut reprendre son souffle ou son calme. Ces temps d'arrêt si souvent escamotés, comme il les respectera, mieux les utilisera, dès que son amour-propre est engagé.

ARTICULATION

Vérifier premièrement la position de la tête. Si celle-ci plonge sur la poitrine, le livre étant tenu trop bas, les sons sortent étouffés, un peu rauques, d'un larynx oppressé. La tête doit être verticale, la ligne du menton perpendiculaire à celle du cou. Il est facile de convaincre l'élève en lisant soi-même d'abord le menton baissé, puis graduellement relevé : progressivement la voix s'éclaircit.

Vient ensuite la lecture, lente, claire, bien posée. Sans vouloir tout corriger et lasser la classe, ne relever qu'un point à la fois. Par exemple les ... **ées,** qui allongent un peu la finale, mais ne s'entendent point : gazonnées = gazonné‿, non pas gazonéilles.

— Les **e** muets, dans une finale, font sonner la consonne qui précède, mais ne s'entendent pas : mélè**z**'s, à droi**t**', etc. Par contre, un **e** s'entend dans le corps d'un mot : une petite masse sombre..., et non p'tite masse (ou encore : j'v'nais d'franchir l'torrent...).

— Autre défaut, très répandu : le **é** prononcé ouvert dans le corps d'un mot : je dè**c**ouvre — elle me dè**v**isageait... (mais, par compensation sans doute : je m'arrête — prés d'elle).

Un truc : pendant qu'un élève lit l'alinéa, d'autres sont chargés de surveiller chacun un point bien défini, qui les ...ées, qui les p'tits, etc. Ces censeurs notent les mots mal prononcés et, la lecture finie, les répètent faux, puis juste.

Lecture chuchotée : Il s'agit de se faire comprendre à distance à voix basse, ce qui demande une parfaite articulation des consonnes. Dérivatif amusant.

Respiration : Ce chuchotement à distance est fort utile à faire sentir l'importance d'une bonne réserve de souffle. Si nos élèves articulent mal les consonnes, c'est simplement parce qu'ils ne savent pas respirer. Obligeons-les donc à faire le « plein » à chaque point et point-virgule, stations-service disposées tout exprès pour cela. Et contrôlons : à un signal convenu, le lecteur stoppe et exhale le souffle qui lui reste. Autre petit concours à grand succès : pour apprendre à ménager le souffle, faire lire le plus grand nombre de lignes sans reprendre haleine. Tout ceci avec sourire et bonne humeur, bien entendu.

b) **Explication des mots :** autant que possible, ce sont les élèves qui expliquent, se corrigeant et se complétant l'un l'autre. L'essentiel ici n'est point de travailler le vocabulaire, mais de comprendre clairement le sens du texte.

c) **Autre titre :** les réponses seront probablement de deux ordres, selon que le lecteur aura pensé d'abord au protecteur, ou d'abord à la protégée. (D'abord au sujet de l'action, ou d'abord à l'objet ; distinction intéressante à faire en passant, et utile à rappeler peut-être un jour en grammaire.)

Titres se rapportant au sujet :	**Titres se rapportant à l'objet :**
Un bon samaritain	La chèvre perdue
Un touriste compatissant	Pauvre bête !
Soyons bons envers les animaux	Triste sort d'une chèvre
Une bonne action	Drame en montagne
Aventure en montagne	etc.
Une rencontre émouvante	

d) **Quelques explications complémentaires :** Essayons de bien nous représenter les blessures de la pauvre bête et les souffrances qu'elle endure, ainsi que sa posture étrange lorsqu'elle se déplace. Relisons pour cela les deux premiers alinéas de la page 212. — L'essentiel est que l'élève réalise pleinement le calvaire de la malheureuse. (Au besoin, croquis rapide au tableau noir.)

3. **Lecture orale**

Rappelons tout d'abord à la classe les trois conditions d'une bonne lecture à haute voix : FIDELITE AU TEXTE - ARTICULATION EXPRESSION.

Puis, sans crainte de pédanterie, reprenons successivement ces trois points, et comme un moniteur sportif à l'entraînement, exerçons patiemment nos futurs champions :

FIDELITE : Il s'agit d'éviter les accrocs, de ne pas trébucher sur les mots difficiles, les enjambements au bout des lignes, de respecter la ponctuation.

Pour cela, exerçons-nous à faire courir les yeux au moins une demi-ligne avant la bouche, comme le cycliste qui porte son regard suffisamment en avant de sa roue pour avoir le temps de freiner ou de contourner l'obstacle.

Exercice : Lisons le premier alinéa de la manière suivante : les yeux sont tout d'abord levés sur le public. Les abaisser un très court instant sur le texte, « photographier » d'un coup d'œil le plus de mots possible, une ligne peut-être, relever les yeux sur l'auditoire, et prononcer les mots lus. Et ainsi de suite, presqu'au rythme normal de la lecture.

Un camarade notera le nombre de coups d'œil, un autre comptera les erreurs, mots oubliés ou modifiés. L'addition des deux nombres donnera le nombre de points. Tout ça sous forme de concours... Qui s'inscrit ?

sur une foule de petits îlots que séparent environ cent cinquante canaux plus ou moins étroits et que parcourent une infinité de ruelles extrêmement exiguës.

Le plus beau et le plus grand des canaux s'appelle le *Canal Grande*. Il est large comme le Rhône à Genève, et son cours, sinueux ainsi qu'un S majuscule, s'étend à travers toute la ville de la gare à la place St-Marc [1]. On le parcourt en *vaporetto* [2] ou en gondole [3], gracieuse embarcation peinte en noir, que son pilote, debout à l'arrière, conduit au moyen d'une seule rame avec une extraordinaire habileté. Il coule entre une double rangée de magnifiques palais de marbre, dont les perrons plongeant dans l'eau glauque [4] sont flanqués de pilotis d'abordage peints aux couleurs des propriétaires. Plusieurs jolis ponts l'enjambent, et le plus célèbre, le Rialto, en dos d'âne comme la plupart d'entre eux, est bordé de boutiques très fréquentées qui lui donnent l'aspect d'un bazar suspendu. Les vaporetti, qui sont les tramways de Venise et les gondoles qui en sont les fiacres, sillonnent en tous sens ce « boulevard », dont on peut bien dire qu'il est unique en son genre.

Une autre merveille de la cité des lagunes est la place St-Marc. Figurez-vous un vaste quadrilatère entièrement pavé de dalles de marbre unies et polies comme un parquet, entouré de trois côtés par de superbes palais à colonnades, borné à l'une de ses extrémités par une cathédrale toute dorée de mosaïques et peuplée de centaines de pigeons qui viennent sans plus de manière piquer dans votre main les grains de maïs que vous leur tendez. C'est là que les Vénitiens se donnent rendez-vous. Le soir, ils se promènent en rangs pressés sous les arcades des palais, papotant, gesticulant, s'arrêtant aux devantures des magasins de dentelles et de verroterie, ou prenant place aux petites tables des restaurants pour écouter de la musique et siroter un *caffè nero* [5]. Et quand la lune se met de la partie, le spectacle de cette place qu'elle baigne de ses rayons bleutés est vraiment féerique.

Venise offre encore un autre sujet d'étonnement : ses ruelles ou *calli* [6]. Elle n'ont guère, en général, plus de 1 m. 50 à 2 m. de large ! Aussi, n'y rencontre-t-on, vous le pensez bien, ni voitures, ni bicyclettes, ni tramways, absolument inconnus à Venise, qui est la ville du monde où la circulation des piétons présente le plus de sécurité... Mais quelle bruyante animation ! A certaines heures, la rue de la Merceria en particulier, la principale, est une vraie rivière humaine. On s'y touche constamment du coude, et si l'on n'y prend garde, on est toujours dans les jambes de quelqu'un ! Ces ruelles se ressemblent étrangement, et il est par conséquent très facile de s'y égarer, quand on est sans guide. Le meilleur moyen de s'en tirer, c'est après avoir risqué quelques pas dans une *calle* adjacente, de revenir au « courant » de la Merceria et de se laisser porter par lui. On est au moins sûr, de la sorte, d'aboutir à un endroit familier : la place St-Marc ou le pont du Rialto qui sont aux deux extrémités de cette tranchée et où il est facile de s'orienter à nouveau !...

[1] Place principale de la ville.
[2] Petit vapeur ou canot à hélice. Pluriel : *vaporetti*.
[3] Long bateau plat surmonté d'une petite cabine.
[4] Couleur vert de mer.
[5] Café noir.
[6] Pluriel du mot italien *calle* : chemin, petite rue.

Et quand je vous aurai décrit enfin les trésors d'art et les souvenirs historiques du palais des Doges [7], les richesses des musées et des églises, quand je vous aurai vanté la douceur incomparable du climat et la splendeur des couchers de soleil sur la mer, vous conviendrez avec moi que Venise mérite bien son surnom de Reine de l'Adriatique.

M. Chantrens.

Ce texte se prête particulièrement à la recherche du plan, exercice auquel nous n'entraînerons jamais assez nos élèves. Nous ne manquerons pas d'en expliquer au préalable les mots et les idées les plus caractéristiques, le but de cette étude étant aussi, naturellement, de faire naître en l'élève une vision aussi concrète que possible des objets présentés.

MARCHE A SUIVRE

PREMIÈRE LEÇON

1. **Brève introduction**

Situer Venise. La montrer à la carte. Demander aux élèves ce qu'ils savent de cette ville, ce qui la rend célèbre. Montrer une ou deux vues typiques de Venise (canal avec gondole, place Saint-Marc et pigeons, la Merceria, etc.).

NOTE : S'il convient naturellement d'entreprendre cette lecture après l'étude de l'Italie, ce n'est pas indispensable. Il est assez souvent question de Venise dans les conversations courantes, à notre époque de voyages et de reportages illustrés, pour que les élèves aient des notions de départ suffisantes. L'objet principal de cette étude étant l'analyse de sa construction, remarquablement simple et claire, il pourra être judicieux de l'utiliser aussi en vue d'une composition sur « Ma ville », « Mon village », « Mon quartier », voire, à la suite d'une course d'école : Berne, Lucerne, etc.

2. **Lecture du texte, silencieuse**

Les élèves disposent d'un crayon, d'une feuille de papier, et sont invités à prendre quelques notes en vue du compte rendu qu'ils auront à faire tout à l'heure (idées générales et quelques mots repères par alinéa). Temps maximum, 10 minutes.

3. **Compte rendu**

Les livres sont fermés, mais l'élève dispose de ses notes. L'essentiel n'est pas que le conteur indique une foule de détails disparates, mais que ressorte déjà de son exposé l'ordre très précis dans lequel la ville est présentée. S'il s'embrouille, le maître ou un camarade remettra l'égaré sur la piste.

4. **Explications des mots, examen des idées**

Dans un texte simple comme celui-ci, il est possible d'expliquer conjointement vocabulaire et idées. La méthode la plus simple consiste à faire lire le morceau par un élève qu'on interrompt chaque fois qu'une explication est nécessaire.

[7] Les anciens chefs de la République de Venise.

a-t-elle tenté une sortie pour tomber dans une fente entre des blocs ?... J'ai disposé les provisions sur un rocher, comme aux temps anciens une offrande aux dieux sylvains.

Charles Gos.

* * *

Texte vivant, émouvant, sans artifice, qui plaît beaucoup à nos grands élèves. Nous profiterons de l'intérêt éveillé à coup sûr par la touchante histoire de Tsitsi pour les entraîner à la lecture expressive. Si la première condition d'une bonne lecture est naturellement d'éprouver les sentiments qu'il s'agit de rendre, la seconde est cependant de posséder les rudiments de la technique de la diction : articulation, pose de la voix, respiration, mise en valeur de la ponctuation. Cet aspect tout concret de l'apprentissage du bien lire est aussi le devoir de l'école.

MARCHE A SUIVRE

1. **Préparation à domicile**

La veille de la leçon de lecture, les élèves reçoivent les instructions suivantes :

a) lisez le texte « Tsitsi » en vous préparant à le raconter demain ;

b) voici une liste de mots et d'expressions que nous expliquerons demain en classe. Préparez-vous à les expliquer vous-mêmes le mieux possible, en vous aidant du contexte, du dictionnaire, en interrogeant vos parents, etc. :

— une de ses pattes postérieures — des buissons de genévrier — un arolle — l'arrière-train — ballant dans le vide — pour se donner une contenance — le poil bourru — ankylosée — rachitique — la douleur à son paroxysme — son centre de gravité — cette réclusion affreuse — ce mur massif de la moraine — un sérac — indiciblement tragique — à l'orée de la nuit — un pauvre bivouac — une offrande aux dieux sylvains.
(L'explication de tous ces termes étant manifestement un devoir trop copieux, le maître pourra les répartir à raison de cinq ou six par groupe d'élèves.)

c) mettez un autre titre au morceau.

2. **Contrôle du travail fait à domicile**

a) **Compte rendu :** par quelques élèves, chacun présentant successivement un fragment. Finalement, faire résumer l'histoire en quelques phrases, approximativement ceci :

Au cours d'une promenade en montagne, un touriste découvre une chèvre blessée, abandonnée depuis longtemps. Il s'occupe d'elle, revient la voir plusieurs fois, fait tout pour la soulager et la nourrir. Mais un jour la chèvre a disparu. Où et pourquoi ? On ne le saura jamais.

qu'elle mange son pain, savoure son sel, et suçote son tabac, je scie, armé de mon couteau militaire, toutes ces dures branchettes d'arbres et de buissons qui obstruent ses pistes et où elle se prend les pattes, et où ses cornes s'accrochent. Elle contemple avec curiosité tout ce que je fais ; elle suit tous mes gestes, et, la bouche pleine, s'arrête de brouter pour observer mes moindres mouvements. Bref ! son existence commence à devenir moins cruelle, mais cela ne peut durer éternellement, hélas ! Il faut qu'on retrouve son troupeau ou son maître et qu'on la transporte dans une écurie pour la soigner, ou qu'on l'abatte. J'en parlerai à mon ami, le garde-chasse.

Un soir de pluie, j'arrive vers les six heures. Personne ! Le coin était désert, pas trace de Tsitsi. J'appelle, je cherche, je fais le tour de l'enclos et des blocs en bêlant. La pluie ruisselait... J'entends un faible « Bée, bée, bée... ». Je m'oriente, intrigué, et je découvre de l'autre côté du ruisseau, à cinquante mètre de là, la tête de Tsitsi sortant d'entre les racines d'un vieux mélèze : c'était probablement son refuge habituel la nuit. Elle avait deviné que là au moins, elle serait à l'abri, et s'y était glissée, Dieu sait comment ! Une sorte de trou dans un enchevêtrement de racines et de branches sèches : il y avait exactement place pour son corps. Elle me regarde monter avec confiance, et je dépose devant elle ma brassée d'herbe, son pain, son sel, son tabac. Et comme du bois cassé ou des branches pointues s'enfonçaient dans son dos, j'ai tout scié et, passant la main sous son corps, j'ai doucement retiré les cailloux qui la blessaient. Elle avait l'air si heureuse. Il est vrai que jamais chèvre sans doute n'eut à son service un bon samaritain aussi attentif ! Ça me crevait le cœur de la laisser là, par cette pluie, à l'orée de la nuit...

* * *

Le lendemain, il pleuvait à torrents, le vent chassait le brouillard... En contemplant la pluie passer par nappes verticales, je pensais à Tsitsi sous son mélèze, et je me trouvais bien lâche dans ma chambre paisible et confortable... Le soir, n'y tenant plus, j'ai repris le sentier de la moraine, ma musette gonflée. Quand je parvins au pauvre bivouac, il pleuvait toujours, le brouillard enveloppait tout ; on n'y voyait goutte, j'eus même de la peine à retrouver le mélèze hospitalier. Mais Tsitsi m'avait entendu, deviné, et bêlait. La voici, je la caresse en lui parlant avec gentillesse. Elle n'avait pas dû quitter son abri depuis plus de vingt-quatre heures ; elle était à moitié sèche, et crevait de faim. Je suis reparti dans le brouillard avec ma musette vide. Il pleuvait toujours. La neige était à deux pas. Les eaux du torrent enflées, faisaient un grand vacarme.

Tsitsi a disparu. A cause du mauvais temps persistant, je ne suis monté que le surlendemain. Le brouillard se dissipait aux rayons d'un pâle soleil, de beaux jours allaient renaître. J'arrive... Vide le petit parc, vide l'abri sous le mélèze ; le ruisseau murmurait mélancoliquement seul. A-t-elle été attaquée par les renards ? Mais il y aurait des traces de sang... Emportée par un aigle ? C'est possible, elle devait être si légère. Ou bien, se sentant mourir et chassée par la douleur,

Au milieu des flots : est-ce exact ? — C'est une exagération, une hyperbole, comme dans les expressions « une bise à décorner les bœufs ». « je vous envoie mille baisers ». — Mais pourquoi les fondateurs ont-ils choisi une position pareille ? (En 452, une ville florissante de la région, Aquilée, fut complètement rasée par les Huns d'Attila. Pour échapper aux barbares, ses habitants se réfugièrent dans les îlots des lagunes, fondant ainsi Venise.)

Et que parcourent... : à quoi se rapporte cette proposition ? (Quel est l'antécédent du pronom relatif que ?) — à îlots. Ce sont donc les îlots qui sont sillonnés de mille ruelles.

Exiguës : expliquer. Remarquer la place et le rôle du tréma. Rapprocher de aigu, contigu, ambigu.

Large comme le Rhône : c'est-à-dire, en mètres ? c'est-à-dire encore, d'ici à ... ?

Gondole : ce nom n'a-t-il point un autre sens ? — Oui, rigole pavée. — L'infinitif se gondoler signifie se gonfler, se bomber : certains vernis se gondolent à la chaleur. Cf. aussi le populaire se gondoler = rire au point de se tordre.

En dos d'âne : expliquer. Pourquoi cette forme ? — Pour laisser le passage aux bateaux tout en évitant une rampe d'accès à chaque extrémité.

Bazar : mot arabe signifiant marché, trafic. De même d'ailleurs que magasin (makhasin, dépôt de marchandises). Chercher quelques synonymes et les différencier : boutique, échoppe, comptoir, étalage, etc.

Fiacre : expliquer. (De Saint-Fiacre, parce que le premier bureau de location de voitures fut établi à l'hôtel Saint-Fiacre, à Paris, en 1640.) L'emploi de ce mot prouve que le texte n'est pas récent. Quel mot auriez-vous utilisé à la place ?

Boulevard : autrefois, terre-plein d'un rempart (de l'allemand Bollwerk, litt. : ouvrage de fortification). Maintenant, large rue plantée d'arbres qui occupe souvent la place des remparts démolis (voir plan de Paris dans le Petit Larousse : les boulevards intérieurs et extérieurs figurent précisément l'emplacement des deux enceintes successives de la ville).

Est-ce le cas pour votre ville ? L'auteur a-t-il eu raison d'employer ce terme pour le Canal Grande, d'après ce qu'il nous a dit plus haut ? — Non, puisqu'il est l'artère centrale de la ville.

Lagune : espace de mer peu profond séparé du large par un cordon sablonneux, entrecoupé lui-même d'îlots. Comment doit être la côte pour qu'il y ait formation de lagunes ? — Plate et sableuse.

Quadrilatère (de quadri, quatre, et latus, lateris, côté) : expliquer, puis faire énumérer les cinq sortes de quadrilatères : carré, rectangle, etc. Trouver d'autres mots où quadr... = quatre. Remarquer que le radical quadr se prononce koua, sauf dans quadrille, quadrillage et quadrillé.

Papoter : dire des riens (onomatopée). Quelques synonymes : bavarder, babiller, blaguer, jacasser, jaser.

Verroterie : petits ouvrages de verre, coloriés et travaillés, dont on fait des bijoux bon marché. A en général un sens légèrement péjoratif. Est-ce le cas ici ? — Probablement pas, puisqu'il est associé à dentelles et que la dentelle, comme l'industrie du verre, sont deux spécialités célèbres de l'art vénitien. D'ailleurs, un magasin de verroterie bon marché aurait-il sa raison d'être sur la place Saint-Marc ? Pourquoi pas ? — Boutiques de luxe seulement, comme à Lausanne sur Saint-François.

Siroter : boire avec plaisir, à petits coups et longtemps. Faire trouver des synonymes au moyen d'un petit exercice de ce genre :

Petit frère ... d'un trait sa médecine (avale).

On purge une vache en lui faisant ... une bouteille d'huile de ricin (ingurgiter).

Jean-Louis ... avec cérémonie son premier verre de nouveau (déguste).

Papa ... son café noir en écoutant la radio (savoure).

Saint-Marc : quel est le Saint-Marc de votre ville, c'est-à-dire le lieu de rendez-vous des flâneurs les soirs d'été ?

Ni voitures, etc. : c'est en Suisse le cas de Zermatt, de Saas-Fee. Avantages ? Inconvénients ? Libre discussion sur l'avers et le revers du progrès qui reposera l'attention et détendra l'atmosphère.

Merceria : même en ignorant l'italien, vous devinez ce que signifie ce nom de rue si animée. Pensez à la racine qui se retrouve dans beaucoup de mots français : merc, salaire. Mercenaire, commerce, etc.

Adjacent : décomposer en ad, à côté, vers, et jacere, être situé. Qui touche, ici qui débouche sur la rue principale. Chercher quelques mots où ad ait ce sens : adjoindre, adhérer, admirer, adverbe, et rapprocher de sous-jacent (la pelure d'orange et les peaux sous-jacentes).

Les souvenirs historiques du Palais des Doges : quelques mots sur la grandeur passée de la République de Venise, lorsqu'elle était au moyen âge le port d'arrivée principal de la route des épices. Sa puissance déclina lorsque les découvertes géographiques déplacèrent vers le Cap et l'Atlantique les grandes voies commerciales. Venise est aujourd'hui la ville des monuments et des collections d'art. Autres villes d'Italie célèbres pour la même raison ?

NOTE. On voit que les explications ci-dessus sont la source d'un vocabulaire assez abondant, qui devra être porté au tableau et copié. Personnellement, je ne le note pourtant jamais au cours de la lecture, par gain de temps d'abord, pour ne pas rompre le fil de la leçon d'autre part. J'y consacre plutôt un moment de la prochaine heure de vocabulaire, au cours de laquelle les mots les plus intéressants sont repris, discutés à nouveau et notés. Cette revision à quelques jours de distance est d'un intérêt pédagogique évident.

DEUXIÈME LEÇON

PLAN

Comme il est particulièrement simple à trouver, le faire chercher à domicile. Ce texte est en effet construit avec une telle symétrie, un

l'accident n'est pas récent. Dans cette lutte âpre de l'organisme pour la vie, les tétines se sont ratatinées. Un peu de pus coule du flanc gauche, mais la blessure se cicatrise. Seuls, les nerfs ou les muscles doivent faire souffrir cruellement cette malheureuse bête.

L'endroit où je me trouve est un lieu désert, en dehors de tout sentier battu ; on dirait un enclos. Comme Tsitsi ne peut pas beaucoup se déplacer, elle a tondu autour d'elle le gazon poussé entre les blocs et rongé jusqu'à l'écorce de chétifs mélèzes et des genévriers. Pendant que je m'éloigne pour lui ramasser de l'herbe et cueillir des branchettes, elle ne me perd pas des yeux ; puis, rassurée sur mes intentions, recommence de brouter. A mon tour de l'observer : elle avance lentement au long des sentes qu'elle s'est frayées, marchant complètement sur les pattes de devant ; par un prodige d'acrobatie, et sans doute, poussée par la douleur à son paroxysme, elle a réussi à déplacer son centre de gravité et à le retrouver dans la position presque verticale ; c'est invraisemblable ! Presque un cauchemar ! De temps en temps, elle s'approche d'un bloc pour y appuyer très délicatement son flanc malade. Elle doit encore souffrir terriblement, car, par instants, elle tente de se sauver comme pour fuir un intolérable tourment, une douleur qui est là enfoncée dans son dos, dans ses jambes infirmes, et la torture sans répit...

Tsitsi, dans cette réclusion affreuse, s'est aménagé quelques places, les unes à l'ombre, les autres au soleil. Le sol est aplani, battu ; mais aucun abri nulle part, et depuis des semaines, peut-être des mois, elle passe ses nuits à la belle étoile, par le froid, par la pluie, par la neige, par le brouillard... Je lui rapporte une brassée d'herbe et de branchettes. Elle se jette dessus avec avidité, et, les yeux fermés sous le choc d'un bonheur si grand, elle enfouit son museau dans cette belle verdure et croque, croque tant qu'elle peut, de tout son cœur, de toute sa faim vorace. Et tout à coup, la vie lui paraît merveilleuse, simple, accueillante comme jadis, à l'écurie bien chaude, l'hiver, devant une botte de foin parfumé.

Avant de la quitter, j'aménage dans le ruisselet voisin, où elle se traîne pour boire, un petit bassin fait de cailloux et de mottes ; ainsi elle pourra se désaltérer plus facilement. Et je m'en vais. Elle me regarde, étonnée que je l'abandonne déjà, et bêle (ce qui doit sûrement dire : « Tu reviendras, tu sais ! »). Et en effet, je suis revenu...

Je suis même revenu très souvent, tous les jours, deux fois par jour, ayant renoncé à mes autres promenades pour celle-là, qui est devenue un pèlerinage de pitié. Imaginez le martyre de cette pauvre bête dans cette solitude lointaine ! ce silence !... Pas même une marmotte pour lui tenir compagnie et dont les coups de sifflet auraient animé ce coin désert, rien. Rien que le bruit du torrent voisin, derrière ce mur massif de la moraine, et, là-haut, de temps en temps, un sérac qui s'effondre... J'ai acheté du pain, du sel, du tabac ; le tabac, c'est son dessert, elle avale gravement sa pincée.

Elle sait à peu près mes heures de visite ; elle m'attend, elle me guette ; elle fait quelques pas à ma rencontre, toujours dans cette position acrobatique, laquelle, au cirque, lui vaudrait des succès flatteurs, mais qui, ici, hélas ! est grotesque, indiciblement tragique... Pendant

Tsitsi

(page 211)

Je rôdais un soir au pied des pentes gazonnées, au-dessus des derniers mélèzes et des éboulis, à droite, quand on regarde le glacier. Je venais de franchir le torrent ; assis dans le gazon, jumelles aux yeux, j'examinais lentement les montagnes et la vallée. Tout à coup, dans mes jumelles abaissées vers le torrent, je vois quelque chose bouger, une petite masse sombre, un peu confuse. Surpris, j'observe... Un chamois ? non. Un chevreuil ? non plus. Alors une chèvre ? Oui, une chèvre, une chèvre errante, probablement égarée. En outre, elle est blessée. Non seulement elle boite très bas, mais une de ses pattes postérieures pendille, comme cassée. Elle fait péniblement quelques pas et s'arrête. Autour d'elle, des blocs, des cailloux, un peu de gazon, des buissons de genévrier. Je remarque aussi, chose étonnante, des sentes jaunâtres. Il y a donc longtemps que cette bête est prisonnière de ce pierrier ? Comme le soir se faisait, je suis rentré, laissant là-haut la chèvre mystérieuse.

* * *

De bonne heure, le matin suivant, je suis remonté. J'inspecte aux jumelles et ne vois d'abord rien. Au bout d'un instant, je découvre, appuyée à un arolle, et confondant son manteau sombre avec la ramure, la chèvre : elle me dévisageait curieusement et peut-être avec anxiété. Je ne voyais que la moitié de sa tête, un œil, une corne, et elle ne bougeait pas. Je dévale le pierrier, les cailloux roulent. Apeurée, la chèvre quitte son poste d'observation, fait demi-tour, et alors, à mon horreur, je vois qu'elle marche sur les pattes de devant, l'arrière-train en l'air, les deux pattes ballant dans le vide... Je m'arrête, saisi d'une profonde pitié, et je l'appelle : « Allons Tsitsi, viens donc... té, té, té... viens donc, allons ! » Elle s'arrête aussi — du reste, la malheureuse ne pourrait pas s'enfuir bien loin ! Elle se retourne, me contemple et semble se dire : « Qu'est-ce qu'il va m'arriver encore avec cet homme ? Que vient-il faire ici ? Que me veut-il ? » Me voici près d'elle. Je m'assieds sur une pierre pour ne pas l'effrayer, et je lui parle gentiment. Elle bêle, et, pour se donner une contenance, broute une fleur. Tout doucement, je m'approche et j'arrive à poser une main sur son dos ; elle continue à me regarder tout en se laissant caresser ; ses longs yeux sont dorés, rayés transversalement d'un trait noir. Elle est maigre comme un clou, pelée. Elle a le poil presque noir, bourru, par touffes espacées, des cornes bien plantées : une chèvre adulte qui a même dû être une belle chèvre.

Tout en lui grattant la tête et le cou (elle se laisse faire, ivre de bonheur), j'examine sa blessure. Elle a dû être coincée entre deux blocs ou victime d'un chute de pierres ; les deux pattes sont brisées à la hauteur des cuisses. Les reins ne semblent pas avoir été atteints ; la patte gauche recroquevillée est déjà un peu ankylosée, rachitique ; la droite pend, tendue ; la corne du sabot déjà poussée indique que

tel souci de clarté, qu'il suffirait de copier la première phrase de chaque alinéa pour obtenir le plan.

Tentons l'expérience suivante : à la moitié des élèves posons le devoir sous cette forme : Mettez un titre à chaque alinéa, et au reste : Chercher l'idée générale de chaque alinéa.

Il est probable, comme je l'ai constaté moi-même, que les réponses différeront pour chacun des groupes. Les résultats seront en gros ceci :

1re moitié : Titre	2e moitié : Idée générale
Situation de Venise.	Ce qui fait l'originalité de Venise.
Le Canal Grande.	Le plus beau des canaux
La place Saint-Marc.	La place préférée des Vénitiens.
Les ruelles ou calli.	La bruyante animation des ruelles.
Autres attraits de Venise.	Pourquoi Venise est la reine de l'Adriatique ?

L'un et l'autre groupe aura d'ailleurs convenablement répondu. Les élèves du premier se seront simplement attachés à l'objet décrit dans chaque partie, les autres auront mis en évidence l'impression que l'auteur en a ressentie.

Ce sera l'occasion pour le maître de faire la distinction (trop subtile pour beaucoup j'en conviens) entre le nom d'un objet, idée **objective,** et le sentiment qu'on y attache, qu' « on place dessous », idée **subjective.** Si je décris une table en donnant sa forme, sa couleur, etc., je fais une description objective. Si je parle au contraire de cette même table en tant que souvenir de famille, en appuyant sur ce qu'elle a de cher à mes yeux, je ferai un travail subjectif.

Si un journaliste rend compte d'une assemblée politique en rapportant seulement les propos des orateurs et les décisions prises, il aura fait un article objectif. S'il laisse intervenir son sentiment personnel en critiquant les uns, louant les autres, son papier deviendra subjectif.

Un juge doit-il être objectif ou subjectif ? Un arbitre de football ? Un reporter sportif ? Un maître ? Un vendeur ? Un camelot ? La réclame peut-elle être objective ?

L'auteur, ici, nous parle-t-il de Venise de manière objective ou subjective ? Lisons pour comparer l'article Venise dans le Petit Larousse.

Il est probable qu'un voyageur rentrant de Venise qu'il a trouvée plongée dans le brouillard et le froid en aurait parlé d'une manière bien différente. La première phrase serait peut-être devenue ceci : Venise en hiver est bien la ville la plus sinistre qui se puisse voir.

Bien entendu, quelqu'un qui se bornerait à dire : Venise, quelle belle ville ! ou Venise, quelle triste ville ! sans appuyer son affirmation par des détails concrets, ne nous apprendrait pas grand chose. Si de l'objectif pur est froid et ne nous touche pas, du subjectif pur est sans valeur pour l'auditeur curieux.

Ainsi, pour qu'une description, un rapport, un compte rendu, soient à la fois utiles et intéressants, il faut un mélange bien fait d'éléments objectifs et de réflexions subjectives. C'est précisément cet heureux mélange qui fait la valeur du texte que nous avons étudié.

Pour terminer : lecture expressive par plusieurs élèves, qui s'efforceront de porter l'accent précisément sur les mots qui traduisent les impressions subjectives de l'auteur.

* * *

Pour ceux qui craindraient que les considérations qui précèdent dépassent le niveau moyen de leur classe, il s'offre une autre possibilité de tirer parti du texte.

Reprenons le plan tel que l'a réalisé le groupe 1 ci-dessus, et observons **l'architecture du morceau :**

— Une brève introduction qui présente Venise dans son ensemble, avec une rapide appréciation de l'impression générale qu'elle fait (mot dominant : curieuse).

— Trois parties d'égale grandeur, plus développées, chacune consacrée à l'un des aspects les plus typiques de la ville : Canal Grande — place Saint-Marc — ruelles.

— Une conclusion qui passe en revue très succintement les autres particularités de la ville, l'auteur laissant bien entendre que ce bref morceau dit infiniment moins que tout ce qu'il pourrait dire. Pour finir, coiffant le tout, un jugement de valeur (reine de l'Adriatique) qui fait pendant à la phrase initiale du texte.

Un plan d'une telle netteté peut être repris à peu près tel quel dans une rédaction consacrée à une autre ville, comme je le disais au début de cette étude. A la suite d'une course d'école à Berne, par exemple, nous pourrions avoir la construction suivante :

Venise	**Berne**
1. Introd. a) idée dominante : curieuse, b) situation.	1. Id. a) ville qui a su respecter son passé, b) boucle de l'Aar.
2. Canal Grande.	2. La Marktgasse et ses arcades.
3. Place Saint-Marc.	3. Le Palais fédéral, sa terrasse et la vue sur les Alpes.
4. Ruelles.	4. Les fontaines.
5. Conclusion.	5. Id. : fosse aux ours, cathédrale, hôtel de ville, musées, etc. avec rappel de l'idée dominante pour finir.

Cet exercice, qui est davantage une transposition qu'une composition, a l'avantage d'obliger l'élève à choisir parmi les observations qu'il a faites, et surtout de lui enseigner qu'un tel choix doit être ordonné en fonction de l'effet à produire.

accroche au minois des filles — perles — ailes aux pieds — fouette les esprits — s'amuse... etc.

Faire voir aussi que les trois alinéas du centre ont chacun leur petite idée dominante secondaire : spirituelle — sent bon — apaisante.

2. **Le style**

1er alinéa : Trois petites phrases légères, comme si la pluie arrivait sur la pointe des pieds. Remarquer les trois « f » (frais — feuilles — frémissent) qui bruissent comme un souffle léger.

2e alinéa : Les **verbes** qui créent la vie : accroche — fouette — s'amuse — bat. Les **rapprochements** inattendus : minois des filles — calice des roses ; carreaux — esprits ; arabesques — poussière.

Une jolie **personnification** : la pluie bat du tambour de ses doigts menus.

3e alinéa : Phrases très courtes : trois commencent par le sujet, une est inversée. Pourquoi ? Essayer de relire en rétablissant l'ordre normal dans la deuxième. Comme le style en devient plat !

Effets voulus d'imprécision (comme les brouillards qui suivent les averses) : chœur des odeurs suaves — des formes vagues errent.

4e alinéa : Egalement phrases très courtes. Egalement une inversion. Renouveler l'essai ci-dessus.

5e alinéa : Conclusion sobre et concise. Le mot expressif est l'adjectif bonne, habile et discret rappel de l'idée dominante formulée au début.

Allure générale du style : Très simple, léger, presque sautillant. Absence presque complète de pronoms relatifs et de conjonctions de subordination. (Comparer avec le texte de Ramuz, bas des pages 205 et 206.)

Toute la valeur de ce style si simple est dans le choix subtil des mots.

III. EXERCICES DE RÉDACTION

Proposer un exercice d'imitation qui suive d'aussi près que possible le plan et la manière de Ph. Monnier, par exemple :

Ce matin, tout était blanc. Avec comme idée dominante : J'aime la neige qui est le plus merveilleux des jouets. Ou bien

Il a gelé cette nuit. Avec comme idée dominante : J'aime le gel d'hiver, ce fin décorateur.

Il est amusant aussi de pasticher Ph. Monnier en prenant le contrepied de son opinion : **Je déteste la pluie qui m'a toujours paru stupide.**

Bien entendu, après ces exercices plutôt formels, il faut donner libre cours à l'imagination de l'enfant, avec des sujets plus larges, toujours dans ce domaine de la pluie, de la neige, etc. Mais insister chaque fois pour que soit formulée clairement l'idée dominante. La faire souligner au besoin.

Une série de courtes rédactions conduites dans cet esprit entraîneront l'élève à construire son sujet, à l'ordonner selon un fil conducteur, à le débarrasser de tout ce fatras excentrique qui alourdit trop souvent ses travaux. Ce sera déjà un grand pas de fait.

— L'été dernier, à Salanfe, quand nous nous sommes réveillés le matin du deuxième jour de course.

Vous voyez comment, sur un même sujet, les avis peuvent différer. C'est justement ce qui est intéressant. Le texte que nous allons lire maintenant parle de la pluie d'une manière encore différente. Voyez plutôt :

2. **Lecture silencieuse**

3. **Questions** (livre fermé)

Qui est l'auteur ? Qu'avons-nous déjà lu de lui ? Que pense-t-il de la pluie ? Qui se souvient de la phrase où il dit ce qu'il en pense ? De quelle sorte de pluie s'agit-il ? Qui peut me dire, en citant des détails du texte, pourquoi Ph. Monnier aime cette pluie-là ?

Presser les mémoires pour en faire sortir le plus de notations possible : qu'a-t-il observé de joli, qu'a-t-il entendu de délicat, qu'a-t-il senti de bon, que trouve-t-il d'amusant à la pluie, etc. ?

4. **Rouvrir le livre.** Faire lire à **haute voix** par un bon élève.

5. **Expliquer les mots :** spirituel — minois — calice (double sens) — ailes aux pieds (Mercure) — arabesque — pas redoublé — preste — allégro — suave — inciter — casanier.

6. **Faire trouver** les mots par lesquels l'auteur émet son jugement personnel (subjectif) sur la pluie : « J'aime la pluie... spirituelle » — « Bonne pluie ». Introduire à ce moment le concept d'idée dominante, sans insister encore.

II. PLAN ET STYLE

Dans l'intervalle entre les deux leçons, les élèves ont été invités à rechercher à domicile le plan du morceau et à exercer la lecture à haute voix de manière aussi fine et légère que possible.

Comme introduction à la deuxième leçon, lecture expressive par 2-3 élèves.

1. **Composition du morceau**

Le plan est simple et correspond aux alinéas :

a) Introduction : la pluie se présente.

b) La pluie, personnage fantasque et spirituel.

c) Les odeurs.

d) Effet de la pluie sur l'âme.

e) Très courte conclusion.

Montrer encore, en insistant, comment tout est axé autour de l'idée dominante : « J'aime la pluie... » Faire chercher tous les détails qui appuient cette affirmation : bruit léger — bruit frais — spirituelle —

Benarès

(page 132)

A six heures et demie, je suis sur la rivière. Fraîche lumière matinale, blanche à l'horizon comme de l'argent fluide. Le large Gange étale sa poitrine brune, roule son onde bourbeuse et clapotante entre des étendues désertes de sable et une lieue de temples, de palais, de mosquées, de murs de marbre dont la file se fond au loin dans une brume rose. Les vastes degrés descendent noblement jusqu'au fleuve, et leurs lignes parallèles font une large surface oblique, tout éblouissante de lumière.

Dans cette clarté grouille le peuple hindou, pèlerins, fidèles, prêtres, qui viennent accomplir leurs dévotions matinales, adorer le Gange et le soleil levant. Ils sont là par milliers, vieux brahmes[1] à peau blanche, au triple ventre bouffi, au crâne luisant, assis sur des tables de pierre, sous de vastes ombrelles de paille, récitant les textes sacrés devant le peuple qui barbote : çoudras[2] bruns, la tête rasée, sauf une petite touffe qui retombe sur la nuque, souples dans leur nudité sombre ; femmes, de la tête aux pieds drapées de couleurs éclatantes et qui prient debout, les bras levés, les mains jointes vers le soleil.

A mesure que la barque avance sur l'eau splendide, les temples, la foule, se multiplient. Des escaliers larges de quatre cents pieds montent en pyramides immenses, régulièrement rayés par leurs mille degrés. De pesants piliers octogonaux plongent dans le fleuve ; les façades carrées, les grands cônes feuillus de pierre rouge, les cubes de marbre creusés de niches et de chapelles se succèdent, se recouvrent : c'est l'accumulation colossale de la pierre prodiguée, superposée en constructions géométriques comme dans la vieille Egypte, comme dans les villes légendaires de l'Assyrie. Et sous ces architectures, au bord du fleuve antique, cent mille Hindous s'agitent, accomplissant les rites[3].

Pendant quatre heures je monte et je redescends la rivière. Comment décrire cette inépuisable variété, cet ondoiement des formes et des attitudes ? Sur les larges degrés, blancs de soleil, entre les pilotis, plus haut, sur les terrasses, sur les blocs entassés des temples ruinés, plus haut encore sur les balcons, sur les toits de pierre massive, sous la forêt des parasols de paille, c'est un pullulement de corps bruns, un bouillonnement de couleurs simples. Cinq corps nus, accroupis sur un pilier, se débandent[4] brusquement, lancés dans l'eau qui rejaillit en étincelles. Derrière eux, les lèvres agitées par une prière, des brahmes brandissent des branches, dont ils frappent monotonement le fleuve.

Plus bas, des femmes sortent de l'eau, moulées dans leurs voiles bleus qui ruissellent, graves et droites. Accroupi sur un haut bloc de marbre, isolé de la foule, enveloppé de soie rouge, un homme immobile, dans une posture hiératique[5], regarde monter le soleil. Puis les attitudes

[1] Brahme ou brahmane : membre de la caste religieuse qui adore Brahma comme son dieu.
[2] Membres de la secte des laboureurs et des artisans.
[3] Les cérémonies religieuses.
[4] Se détendent brusquement.
[5] D'adoration religieuse.

étranges, des gestes qui semblent de maniaques ; deux femmes se tiennent le nez d'une main et frappent leur poitrine de l'autre ; une vieille, courbée, toute tremblante, le pauvre corps dessiné dans sa maigreur par le voile trempé, joint ses mains ridées et six fois tourne sur elle-même. D'autres, avec une vibration rapide des lèvres, éclaboussent le fleuve méthodiquement, font jaillir l'eau devant elles ; des vieillards, dans des attitudes de fleuves, inclinent des urnes de cuivre.

Et comme fond à tout cela, derrière les innombrables chapelles coniques dressées au milieu même des degrés, une file de quatre-vingts temples et palais. Au hasard, j'en note un plus grand que les autres, un vaste carré rose, vivement découpé sur le ciel, fleuri de balcons, couvert d'arabesques, dentelé de colonnettes, troué par ses fenêtres d'ombres ogivales. Il jette jusqu'au fleuve son grand escalier, qui tombe déployant son ample nappe oblique ; et tout en haut, sur les dernières marches, des hommes nus tendent leurs muscles luisants, brandissent des massues, dessinent sur le marbre des silhouettes héroïques.

Dans l'Inde. Ed. Hachette.
André Chevrillon.

La marche proposée pour l'étude de ce texte pourra servir de guide pour la plupart des lectures destinées à illustrer une leçon de géographie, d'histoire ou de sciences naturelles.

De quoi s'agit-il en effet dans ce genre de lecture ? D'une part, évidemment, de prolonger l'intérêt soulevé par la leçon proprement dite, d'autre part, et ce n'est pas la tâche la moins importante, d'exercer le pouvoir de créer l'image à partir des mots. On se plaint que nos enfants ne lisent plus, accaparés qu'ils sont par la profusion d'images qui défilent sous leurs yeux. Il serait faux de céder à cette propension naturelle en ne leur présentant que de la documentation illustrée. Un beau texte documentaire garde toute sa valeur, à condition que l'enfant soit entraîné à **voir** ce qui se cache derrière les mots imprimés.

La lenteur même de ce processus de visionnement intérieur, l'effort exigé de ses facultés intimes exerceront sur l'élève une impression beaucoup plus durable que l'observation forcément rapide d'une image ou d'un film. Et que dire de la moisson de mots, d'expressions, de figures que le jeune cerveau en recueillera par surcroît.

Encore faut-il qu'il y trouve plaisir, et non pas une raison de plus de se détourner de cette lecture à première vue si insipide à côté des images qui sont sa pâture quotidienne. Voilà pourquoi ce genre d'étude, loin d'être facile, est l'un des plus délicats à réussir.

MARCHE A SUIVRE

1. **Introduction**

Il va sans dire que la classe aura étudié préalablement l'Inde. Il suffira donc de situer Bénarès, le Gange, et de rappeler l'essentiel de la religion hindoue, en insistant sur le caractère sacré de la ville et le pouvoir purificateur du fleuve.

Ouvrir le livre et commencer par observer la photographie de la page 133.

Ce matin j'ai été réveillé

(page 177)

Ce matin, j'ai été réveillé par un bruit léger. On eût dit le bruit frais des feuilles de peuplier qui frémissent au vent. C'était la pluie...

J'aime la pluie qui m'a toujours paru spirituelle. Elle accroche au minois des filles comme au calice des roses des perles et des gouttes. Elle met des ailes aux pieds. Elle fouette les carreaux et les esprits. Elle s'amuse à inscrire des arabesques sur la poussière des routes. Contre les tuiles et contre les feuilles, elle bat de ses doigts menus de petits pas redoublés et de prestes allégros...

La terre sent bon. Des bois monte le chœur des odeurs suaves. Les herbes, les feuilles, les mousses rendent tout leur parfum. Des formes vagues errent sur les étangs.

La pluie est apaisante. Elle invite aux longues songeries qu'elle accompagne de son rythme discret. Elle tient compagnie à l'âme solitaire. Elle incite au travail casanier. Elle oblige le cœur à rentrer en lui-même et à savourer de fines joies. Faite de silence et de nuance, elle est faite aussi d'affection.

Tombe, tombe, bonne pluie !

Philippe Monnier.

Ce délicieux poème en prose convient très bien comme texte introductif à une série de brèves rédactions sur la pluie, l'orage, la grêle, la neige, etc. Il offre d'autre part un exemple excellent de description ordonnée autour d'une **idée dominante.** Nous entendons par ces mots une affirmation subjective de l'auteur — ici par exemple : J'aime la pluie qui m'a toujours paru spirituelle — qui gouverne le choix des détails en fonction de la thèse à soutenir. Cette construction conforme à la logique sinon toujours à l'objectivité est si souvent utilisée qu'il est bon d'y entraîner systématiquement l'enfant. Ses rédactions en acquerront peu à peu plus d'unité, de densité et de clarté. C'est donc avant tout de ce point de vue particulier que nous entreprendrons l'étude de ce petit texte, faisant toutefois une place à l'examen du style léger et délicat de Ph. Monnier, que les enfants aiment beaucoup.

I. PRÉSENTATION DU TEXTE

1. **Introduction** (livre fermé)

Voulez-vous que nous parlions un peu de la pluie ou du beau temps ? Que préférez-vous ?

Lesquels d'entre vous aiment la pluie ? Lesquels la détestent ? Quand l'aimez-vous ? Quand la détestez-vous ?

Dites-moi, en aussi peu de mots que possible, la réaction des personnes suivantes en face de la pluie :

— Le paysan surpris par l'orage, son char de foin à demi chargé.

— Le soldat qui marche depuis trois heures sous l'averse.

— Le jardinier, un soir d'été, après quinze jours de bise.

à ce genre de décoration fait d'assemblages gracieux et compliqués de fleurs, de fruits, de feuilles.) — **Ogival :** voir chapelle de gauche, sur la photographie.

Evocation. Brève. L'essentiel est de saisir que ce temple n'est qu'un exemple parmi huitante autres, un peu plus grand, rose sur le ciel bleu pâle, orné à l'extrême de figures compliquées. Insister sur la dernière vision, qui sert de conclusion au texte, de cet immense escalier, trait d'union entre les deux éléments sacrés du paysage : le fleuve et les temples. Toute la vie mystique de Bénarès semble en effet, d'après l'auteur, se concentrer sur ces étranges parois obliques.

Conclusion

Après une évocation d'ensemble à l'aide du plan mis au tableau noir, il importera de dégager de ce texte si dense une synthèse sans laquelle tout notre effort risque de n'être pour l'élève qu'un éparpillement de plus. Quelle conclusion convient-il de tirer de ce bref voyage à Bénarès ?

La religiosité du peuple hindou. Le sérieux avec lequel il accomplit les rites de la religion ancestrale. Religion bien différente de la nôtre, bien sûr. Nous répugnons à ces démonstrations publiques de piété. « Quand tu pries, a dit Jésus, entre dans ta chambre, ferme ta porte... » (Matt. 6 : 6.) Mais il n'en faut pas moins respecter le sérieux avec lequel s'accomplissent ces rites étranges. Ne jugeons point. Admirons plutôt ce peuple famélique qui a trouvé moyen de construire une telle débauche de monuments sacrés et qui ne compte pas le temps qu'il voue à ses dieux. Qui sait s'il ne trouve pas dans l'accomplissement de ces gestes traditionnels une paix intérieure souvent refusée à nous autres Occidentaux.

Développement possible avec des élèves avancés (prim. sup. par exemple).

A domicile, faire reconstituer le plan. Copier les **idées de transition :**

a) entre le premier et le deuxième alinéa (Dans cette clarté ... hindou) ; b) entre le 2e et le 3e (A mesure que ... se multiplient) ; c) entre le 3e et le 4e (Et sous ces architectures ... les rites) ; d) entre le 5e et le 6e (Et comme fond à tout cela).

Dans chacun de ces passages-ponts, faire souligner en bleu ce qui rappelle les idées précédentes et en rouge ce qui annonce la suite.

En classe, le lendemain, faire voir la logique de l'architecture de ce texte, qui va du général au particulier, de la vision d'ensemble aux détails :

Vue d'ensemble du fleuve d'abord, puis de la foule. Puis la vision s'attache aux pierres, à l'ensemble des temples. Elle revient à la foule pour en préciser des détails de plus en plus précis, et s'achève par la description d'un temple particulier.

Cette construction sera utilement rappelée lorsqu'il s'agira de bâtir des descriptions d'ensembles : Au Comptoir — Midi, place Saint-François — A la plage.

Un bref examen des phrases de transition transcrites à domicile mettra le point final à notre étude.

Que nous montre-t-elle ? Au premier plan ? Second plan ? Arrière-plan ? (fleuve — degrés couverts de monde — temples). Reprendre chaque plan en détail :

Eau : claire ? rapide ? Impression qu'elle donne. Bateaux, feux (pourquoi ces bûchers ?).

Gradins : que font ces gens ? Ont-ils l'air pressés, affairés ? Attitudes ? (celle des trois personnages de droite en particulier).

Temples : forme, matériau ? Simples ou ornementés ? Combien de temples peut-on compter sur cette étroite photo ?

* * *

Cette image ne nous montre qu'un tout petit échantillon de la vie au bord du fleuve sacré. Pour en savoir davantage, lisons le texte.

Première lecture, ininterrompue, par plusieurs élèves.

Ouf ! Nous en avons vu des choses, dans cette page et demie. Tant de choses que toutes ces images tourbillonnent dans la tête, un peu comme au cinéma à la fin des actualités. Reprenons notre souffle et tâchons de démêler tout ça.

Relisons le **premier paragraphe.**

— ...

Essayons de lui mettre un titre. — Le Gange. — Bien, mais au 2e, au 3e et à chacun des autres alinéas il est aussi question du Gange, alors précisons : quel aspect particulier du fleuve nous montre-t-on ici ? — Le Gange **au matin.** — Très bien, mais l'auteur ne présente-t-il qu'une seule vue du fleuve, quand il dit par exemple : Une lieue de temples ? — Non, il se promène sur le fleuve — Ce n'est donc pas une vue particulière, prise à un endroit déterminé, mais... ? — Une vue **d'ensemble.** — Voilà, nous y sommes : 1er alinéa : **Le Gange au matin, vue d'ensemble** (à mettre au tableau noir).

Expliquons quelques mots :

Argent fluide : liquide. Racine fluere = qui coule : le flux, le reflux, un affluent, un fleuve, un effluve, la fluidité du trafic, le fluide d'un magnétiseur.

Une mosquée : temple musulman.

Degré : gradin, marche. A distinguer d'escalier = ensemble de degrés.

Relisez maintenant le paragraphe, chacun pour soi, et tâchez de vous représenter ce fleuve majestueux, ses rives avec tout ce qui s'y trouve, sans oublier le ciel et la lumière.

Fermez vos livres. Quelle heure est-t-il ? Quel temps fait-il ? Couleur du ciel, couleur de l'eau ? Couleur des rives ? (sable, palais de marbre). Couleur des rives au loin ? (rose). Aspect des berges, plates, en pente ?

Il serait facile de dessiner en quelques traits les grandes lignes du tableau que nous avons sous les yeux. Ceci, à peu près : le maître esquisse au tableau noir en quelques secondes la perspective du fleuve,

des gradins, des temples convergeant à l'horizon vers un point de fuite commun, un peu comme les exemples de perspective que nous offrent les manuels de dessin. Et il commente : voilà un bel effet de **perspective.**

Mais approchons-nous du bord et regardons tout ça de plus près.

Lisons le **deuxième paragraphe.**

— ...

Et recommence le travail effectué pour le premier alinéa, dans un ordre analogue : recherche de l'idée générale, explication des mots, deuxième lecture silencieuse et série de questions aptes à préciser la vision. Je me bornerai à indiquer les points principaux à mettre en évidence, laissant au maître le choix des moyens pour y parvenir.

Idée générale : **Le grouillement du peuple.**

Idées secondaires : a) brahmes ; b) çoudras ; c) femmes ; (à mettre également au tableau noir).

Explications : Pèlerins — Dévotions : expliquer, puis différencier les trois adjectifs : dévot, bigot, pieux. — **Bouffi :** obèse. — **Barboter :** montrer le pittoresque du verbe. Qui barbote au sens propre ? — **Drapées :** distinguer de vêtues. Quand a-t-on l'occasion de draper une étoffe ?

Evocation. Double vision : a) Vue d'ensemble de cette fourmilière humaine. b) Trois tableautins successifs, comme à la télévision lorsque la caméra s'arrête successivement sur des groupes différents pour les mettre en évidence. Suivant l'humeur de la classe, faire mimer les attitudes.

Troisième alinéa. Idée générale : **L'extraordinaire accumulation des monuments** (tableau noir).

Explications. Quatre cent pieds = ... m. — **Une pyramide :** sens premier, et sens étendu du mot dans le texte. — **Octogonaux :** octo = huit. Cf octobre, puis brève revision : pentagone, hexagone, décagone, etc. — **Les cônes feuillus :** expliquer cône, quant à feuillu, montrer dans le dictionnaire l'image d'un chapiteau corinthien. — **Niches :** les deux sens bien distincts du mot. — **Prodiguée :** expliquer. Rappeler l'Enfant prodigue. Que peut-on prodiguer ? — **Vieille Egypte :** montrer si possible des vues d'une pyramide à gradins, des pylônes de Louqsor. — **Assyrie :** parler des jardins suspendus de Babylone, faire voir une reproduction de la Tour de Babel, de Breughel.

Evocation. Brève ici. Il suffit d'avoir une idée d'ensemble de cette débauche de pierre qui s'allonge sur des kilomètres. Dégager la phrase qui résume l'impression dominante : c'est l'accumulation colossale de la pierre prodiguée.

Quatrième alinéa

Idée générale : **L'inépuisable variété de la foule** (tableau noir).

Explications. Ondoiement : des blés sous le vent, des peupliers dans la tempête. Distinguer ondoyer de onduler. — **Pullulement — Bouillonnement de couleurs simples :** simples signifie ici vives, franches, sans

nuances intermédiaires. Quant à bouillonnement, il rend bien l'agitation de la foule. Si celle-ci était immobile, trouvons un mot qui conviendrait mieux : mosaïque, puzzle. — **Accroupis :** rapprocher de croupe. Cf. adosser, acculer, épauler, flanquer, s'agenouiller, s'accouder. — **Se débandent :** bander dans le sens de tendre : ... un arc, son énergie. On débande un arc après usage pour qu'il ne perde rien de son élasticité.

Evocation. Ne pas insister sur la première partie de l'alinéa, assez confuse. L'important est que la vision se crée de cette mosaïque animée sur le fond de pierre ensoleillé (stade qui se remplit, Bellerive-plage). Appuyer par contre sur les deux visions précises (cinq corps nus — brahmes) qui permettent une représentation plastique précise. Eventuellement faire mimer. Noter en passant que logiquement le point à la ligne devrait être placé après le mot simples, les deux visions susdites faisant manifestement partie de l'alinéa suivant. Il y aura donc intérêt à y revenir lors de l'évocation des scènes qui suivent.

Cinquième alinéa

Idée générale : **Quelques détails particulièrement pittoresques** (tableau noir).

Explications. Hiératique : cf. note. Radical hieros = sacré, comme dans hiéroglyphe. — **Maniaques :** le mot est pris ici dans son sens premier (manie : folie partielle, dans laquelle l'imagination est frappée d'une idée fixe). Pourquoi ces gestes semblent-ils le fait de maniaques ? — **Attitudes de fleuves :** allégorie représentant conventionnellement un fleuve par un vieillard versant l'eau d'un vase de cuivre. — **Urne.**

Evocation. Particulièrement intéressante ici. Après une deuxième lecture silencieuse, reconstituer sommairement les six tableaux de mémoire. Le maître les note brièvement à la planche noire :

a) femmes sortant de l'eau ;
b) homme accroupi sur un bloc ;
c) deux femmes se tenant le nez ;
d) vieille tournant sur elle-même ;
e) femmes éclaboussant le fleuve ;
f) vieillard inclinant des vases.

Puis, le livre rouvert, préciser chaque vision. Faire mimer si l'on ose. Sinon, cet alinéa pourra donner lieu à un amusant exercice lors de la prochaine leçon de dessin. La méthode des pantins (Guide Apothéloz) trouve ici une vivante application. Prendre garde toutefois à ne pas se gausser de l'étrangeté de ces pratiques, mais faire sentir au contraire avec quel sérieux ces gens — différents de nous — les accomplissent.

Dernier alinéa

Idée générale : **Un temple parmi tant d'autres** (tableau noir).

Explications. Arabesques : entrelacement de figures et de feuillages imaginaires, à la manière des Arabes. (Le Coran interdisant la représentation d'êtres animés, la peinture et la sculpture arabes se limitent

SIMPLE RAPPEL

La classe bourdonnait sous les yeux énervés de maître Conrad. Comme il le faisait à tout propos, maître Conrad se leva et imposa le silence par un regard implacable et circulaire, un regard qui a le temps d'attendre, car « si vous ne voulez pas vous taire... et puis, c'est comme vous voudrez, et j'en ai assez !».

Il en a assez d'offrir sa marchandise indigeste aux cancres pour qui la soif de l'étude n'est qu'un vain mythe démodé. Et, chaque fois qu'il en a assez, il fait appel au chimérique Constant.

Constant, c'est le gosse modèle, qui ne se mouche pas dans sa manche, qui se lève pour répondre, qui ne regarde pas ce qu'écrit son petit camarade.

Seulement, Constant n'existe que dans l'imagination collective d'une classe et d'un maître.

Il est né dans un moment d'exaspération, où maître Conrad a hurlé, à la face de son puéril public :

— Et puis, c'est comme vous voulez ! J'en ai assez ! Je vais vous montrer, moi, ce que j'entends par l'élève modèle. Nous l'appellerons Constant. Pour la commodité de la chose, nous le placerons dans ce banc vide, là. Derrière toi, Charles. Charles ! tu n'as pas à te détourner.

— Monsieur, je voulais voir Constant...

Toute la classe se met à rire : « Hi ! hi ! hi! hi ! hi ! »)

— Silence ! Je ne trouve rien à rire à la plaisanterie de Charles. Eh bien ! Supposons que derrière Charles, ce banc vide soit occupé par l'élève modèle que j'appellerai Constant.

Depuis ce jour, maître Conrad faisait sans cesse appel à Constant, et les élèves, s'étant familiarisés avec la description d'un être imaginaire, avaient fini par admettre le fictif Constant comme camarade d'études.

Une question, à présent, cher Eusèbe. Te sens-tu pénétré de la réalité symbolique de Constant ? Oui ? Eh bien ! Conrad lui-même n'est autre que le symbole agaçant de notre vieille et pesante civilisation, complexe gênant de traditions, de principes et de jobardises.

L'entité « société » s'étant concrétisée dans la personne de maître Conrad, il était naturel qu'en réponse l'idée « Constant » se matérialisât à son tour.

Cela survint un jour où la hargne pédante allait atteindre à son paroxysme.

— Tenez, disait le magister, regardez Constant, il se tait, lui, il écoute, lui. Et si je le questionne sur ce que je viens d'expliquer... (Arthur ! à la porte) ce que je viens d'expliquer... (Sais-tu pourquoi, Arthur, je te mets à la porte ? Non ? Alors, file ! Médite, et viens me rendre compte du résultat de tes réflexions !) ...Donc... Où en suis-je ? avec vos façons de blaguer comme des grandes personnes, vous m'avez fait perdre le fil. Qu'est-ce que je disais, Nicole ?

— Que si vous questionniez Constant...

— Oui, eh bien ! il saura répondre. Et il répondra comment ? Comment, Louise ? En... ? En... ?

— En français !

— En se levant, bourrique, et en ne mettant pas les deux mains devant sa bouche. Et si je le prie de venir au tableau, eh bien...

(A mesure que maître Conrad s'escrimait et jonglait avec son modèle de vertus escholières, la présence familière de Constant se précisait, et dans le dos des garnements — dont Charles — et dans les yeux fous de maître Conrad.)

— Exemple. Je dis : soit une locomotive lancée à 70 km-h. Quelle distance parcourt-elle en une heure trente minutes ? Constant, débrouillez-moi ce casse-tête ! Allons, au tableau noir !

Et ce à quoi tu ne te serais jamais attendu, Eusèbe, Constant se leva et vint au tableau à pas lents. Il avait la démarche réfléchie, la blouse boutonnée scientifiquement, les cheveux, blonds et rares déjà, peignés mathématiquement, et les ongles rognés consciencieusement.

La joie de maître Conrad était si forte devant cette apparition qu'il se mit à fixer ses élèves avec des yeux insistants et des gestes éloquents, des lèvres frémissantes suppléant à l'absence de parole, et qui voulaient dire : « Tout vient à point à qui sait attendre. Voilà la récompense de quarante ans de bons et loyaux services ! »

Mais Constant ne l'entendait pas de cette oreille. Il dit d'une voix sèche, où l'on percevait l'annonce d'un drame prochain :

— Après tout, que voulez-vous de moi ?

Qui ne riait plus ? C'était maître Conrad. Angoissé, tenant sa classe d'une main et son courage de l'autre, il hasarda, feignant de ménager son enfant chéri :

— Constant, se peut-il ? Soyons raisonnable !

— Ah ! sale tyran ! Hypocrite ! s'écria le fantôme en lui portant la main au collet. Constant par-ci, Constant par-là ! Tu ne vas pas recommencer avec moi comme avec mes camarades. Et puis, quitte cette chaire, où tu as l'air d'un juge. Va t'asseoir à ma place !

Penaud, les oreilles pendantes, les jambes fléchies, le nez dans la poitrine, Conrad regagna tristement le siège de Constant.

Celui-ci se saisit aussitôt du bâton qui sert à montrer des fleuves sans vie dans des paysages de papier. Il toucha successivement le plafond, les murs, le tableau... O Jacques Prévert ! Viens çà, grand Compayré ! Et z'yeute, Ferré, de brumeuse mémoire !

Assis sur une pierre moussue, maître Conrad observait un spectacle pour le moins nouveau pour lui, celui de ses élèves, attentifs qui aux curiosités du ciel, qui aux mystères des écorces. Tel découvrait la géométrie dans une fleur de chélidoine, tel autre se penchait sur une fourmilière, vivante leçon de sociologie.

La leçon est finie. Les élèves se sont rassemblés. Constant :

— A présent, je vous propose de choisir. Ou bien vous retournez en classe, dans vos vieux bancs, étudier dans vos vieux livres, avec votre vieux maître. Ou bien nous faisons de l'école vivante, comme tout à l'heure. Vous m'acceptez comme chef, et je supprime sous vos yeux maître Conrad.

Eh bien (comme dit Conrad) ! tu ne me croiras pas, Eusèbe. Les gosses ont préféré rentrer dans leur boîte sordide. Et pourquoi, je te le demande ? Pour sauver la tête de cet infâme Conrad.

Tant d'honnêteté chez des êtres humains méritait d'être exploitée.

Comment se faisait-il que Constant eut tant de succès avec ces mioches réputés pénibles ? Tu n'aurais pas manqué de poser cette question, Eusèbe. C'est ce que fit Conrad.

Constant répondit en récitant son « Credo », sans faute, tout en laçant et délaçant ses chaussures.

« Credo » :

— Je suis le plus grand de la bande, mais je suis l'un d'eux. J'évite de renier le gosse que j'ai été. Je m'efforce d'aider l'enfant à réaliser ses rêves avec des moyens d'adultes.

Mes petits amis, puisque vous avez remarqué le faible ridicule de ce bon maître Conrad, vous allez :

1) lui pardonner ; 2) le mieux comprendre ; 3) l'aimer. Répétez après moi : Nous pardonnons à maître Conrad, nous le comprenons, nous l'aimons.

Et toute la classe reprit en chœur : Nous pardonnons à maître Conrad, nous le comprenons, nous l'aimons.

B. Chapuis.

Un livret de dépôts de notre Banque préserve votre capital, tout en l'augmentant régulièrement.

SOCIÉTÉ DE BANQUE SUISSE

Aigle
Bienne
La Chaux-de-Fonds
Genève
Lausanne
Le Locle
Morges
Neuchâtel
Nyon

1872

Capital et réserves: Fr. 303 millions

Ecole cantonale d'Administration

St-Gall

Cours préparatoire

Le cours est destiné aux élèves de langues française, italienne et romanche, qui désirent fréquenter les classes préparant à l'admission dans les Postes, les Chemins de fer, les Douanes ou les Télégraphes / Téléphones.
Le cours dure 6 mois et donne aux élèves des connaissances d'allemand suffisantes pour suivre ensuite l'enseignement des classes professionnelles (deux ans). Prospectus sur demande.

S'inscrire jusqu'au 15 septembre 1960
Examen d'admission: 24 octobre 1960
Ouverture du cours: 25 octobre 1960

La société de navigation sur les lacs de Neuchâtel et Morat

vous conduira dans vos sites préférés...

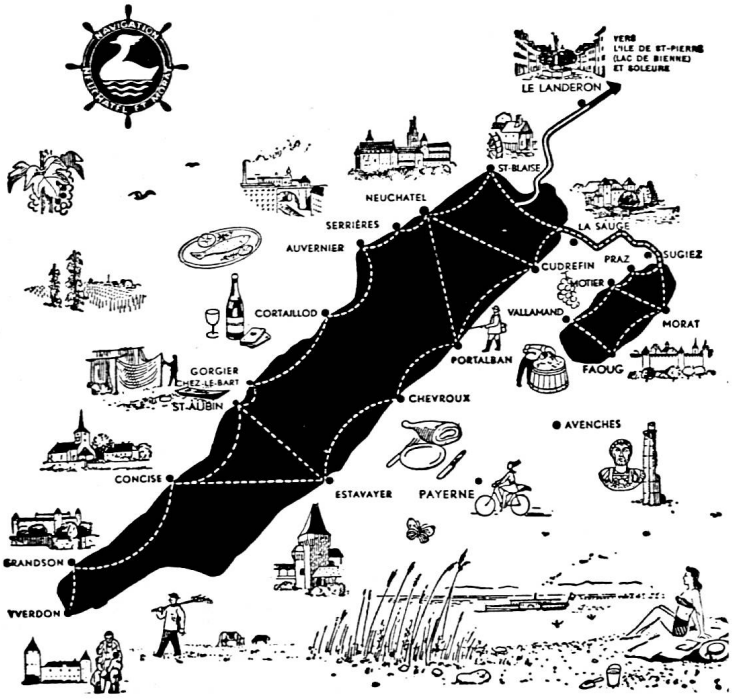
... et vous propose une croisière sur les lacs de Neuchâtel, Morat et Bienne et les idylliques canaux de la Broye et de la Thielle.

Services réguliers d'été :

- **Neuchâtel-Estavayer** (via Cudrefin-Portalban)
- **Neuchâtel-Estavayer** (via Cortaillod-St-Aubin)
- **Neuchâtel-Ile de St-Pierre** (via canal de la Thielle)
- **Neuchâtel-Morat** (via canal de la Broye)
- **Morat-Vully et tour du lac**

Conditions spéciales pour écoles.

Sur demande, organisation de bateaux spéciaux à conditions favorables pour toutes destinations des trois lacs.



Renseignements : Direction LNM, Maison du Tourisme, Neuchâtel, tél. (038) 5 40 12

J.A. Montreux 1
Nationale Suisse Berne

S. A. DE L'IMPRIMERIE CORBAZ, MONTREUX